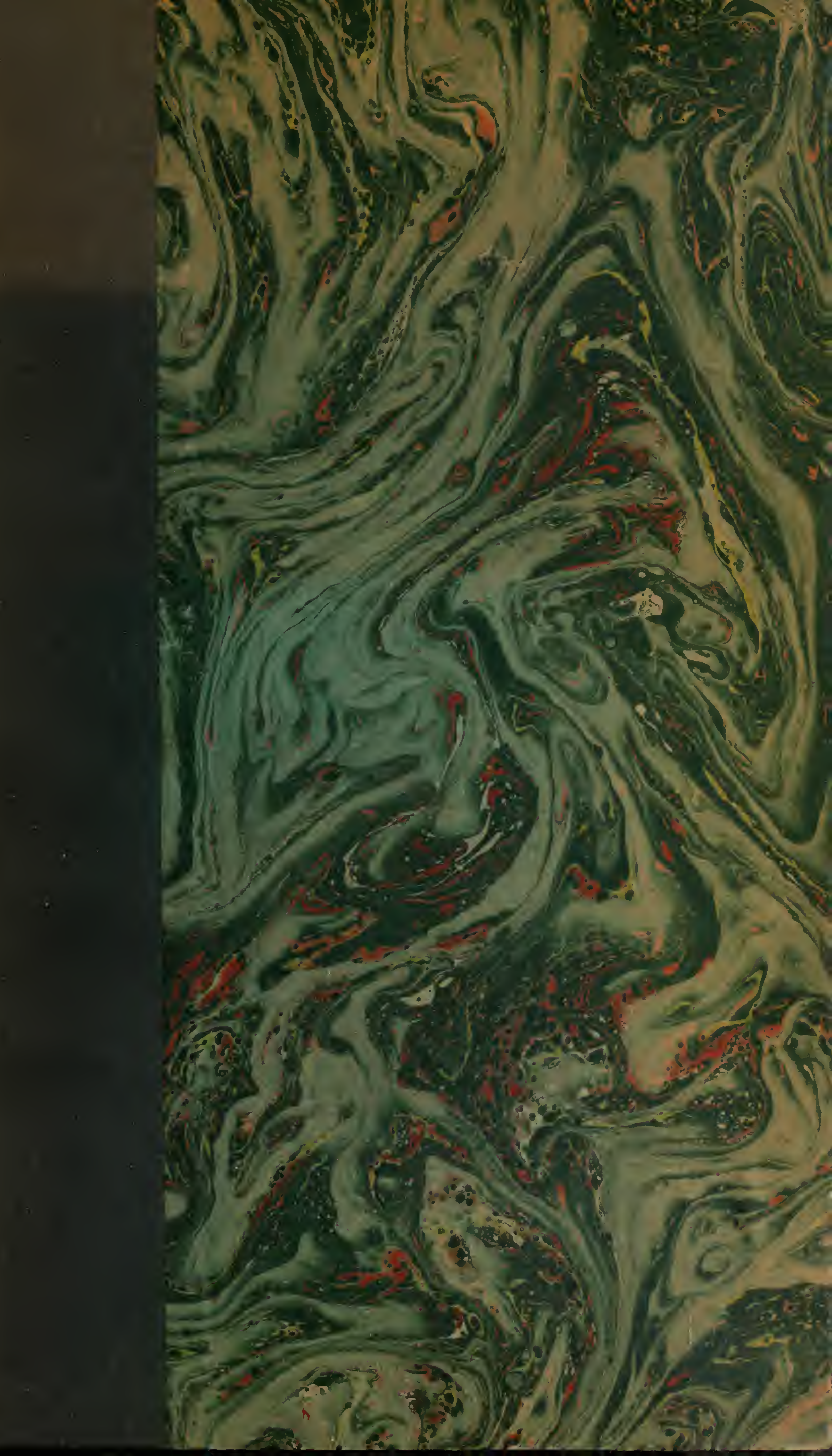


ÉLOGE

DE JEAN GERSON,

CHANCELIER DE L'ÉGLISE ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, N° 56.

ÉLOGE

DE

JEAN GERSON,

CHANCELIER DE L'ÉGLISE ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE DÉCERNÉ
PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DANS SA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 AOUT 1838,

PAR

A. PROSPER FAUGÈRE.



PARIS,

A. VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
46, RUE DU BAC.

1838.


ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'accueil que l'*Éloge de Gerson,* par M. Prosper Faugère, a déjà rencontré auprès des personnes les plus graves et les mieux versées dans la science de la religion, de la philosophie et de l'histoire, nous engage à publier cette nouvelle édition in-8°. Un éloge qui met en lumière un des plus grands caractères dont puissent s'enorgueillir l'Église de France et l'Église catholique tout entière, ne peut manquer d'intéresser vivement tous ceux qui s'occupent d'études historiques et religieuses, et particulièrement le clergé français, dont Gerson est à la fois la gloire et le modèle.

Quant au mérite de l'ouvrage en lui-même, nous sommes dispensé d'en parler par le jugement qu'en a porté l'Académie française : « *Nulle part,* dit le Rapport du « Secrétaire perpétuel, *Gerson n'a été mieux « compris et mieux peint.*

ÉLOGE

DE

JEAN GERSON,

CHANCELIER DE L'ÉGLISE ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

C'est toujours la mauvaise philosophie et
la mauvaise théologie qui se querellent.
(VICTOR COUSIN.)
Inflammat affectum et erudit intellectum (1).

IL est des renommées lointaines dont le prestige s'évanouit dès qu'on approche d'elles la lumière de l'histoire. D'autres, au contraire, gagnent à être regardées de près, et grandissent davantage à mesure qu'on les

(1) Gerson, *de Bonaventura*, t. I, p. 119.

dégage de la poussière des temps : telle est celle de Gerson, et la simple peinture de cette grande vertu serait sa meilleure apologie.

Quatre cent neuf ans ont maintenant passé sur sa tombe. De profondes révolutions se sont opérées dans la religion, les sciences, la politique, les lettres et les mœurs, durant ces quatre siècles qu'il faut traverser pour arriver jusqu'à sa gloire et retrouver toute l'autorité de son génie.

A pareille distance, l'appréciation rigoureuse d'un homme est difficile, sinon impossible. Pour être juste envers lui, il ne faut pas le mesurer aux idées de notre temps, mais le prendre avec son siècle : c'est le cadre où doit être étudiée et contemplée cette austère physionomie.

Au fond, peut-être les idées ne changent pas, mais leur forme extérieure varie d'âge en âge. Cette forme était théologique du temps de Gerson : l'homme n'habitait la terre qu'en vue du ciel. Les plus grands intérêts de l'humanité, ses terreurs, ses espérances, ses idées de progrès et d'avenir, ses passions mêmes étaient dans la céleste patrie.

Le monde s'émeuvait alors et prenait parti pour une thèse de théologie, comme

aujourd'hui pour un programme de politique. Ainsi, par exemple, le point de savoir si la Vierge, mère du Christ, avait été conçue sans péché, soulevait toutes les forces de l'esprit humain, provoquait des discussions solennelles et quelquefois des émeutes populaires (1).

En marchant sur ce sol aujourd'hui si étranger, gardons-nous bien d'y laisser tomber le sourire dédaigneux du scepticisme. Sachons comprendre du moins, si nous ne les pratiquons pas, des vertus dont le fardeau, comme celui des armes du même temps, serait trop pesant pour notre faiblesse.

A cette époque où la civilisation et la barbarie terminaient à peine la lutte qu'elles

(1) Cette discussion entre les partisans et les adversaires de l'*immaculée conception* dura tout un siècle, se ranimant par intervalle avec une vivacité extrême. L'université rendit un décret pour exclure de son sein les dominicains et ceux qui, comme eux, niaient l'immaculée conception. (Voy. Du Boulay, Hist. Universit.; et Crevier, Hist. de l'Univ.) En 1400, Gerson, alors chancelier, demanda (1) que les dominicains fussent réintégrés dans l'université qui souffrait de l'absence de leurs prédications. Ils le furent en 1403.

(1) Opera Gers., t. I, p. 110.

avaient engagée sur les débris de l'empire romain ; à cette époque où les lumières et les ténèbres se partageaient encore la domination de l'Europe, vertus et vices, tout était exagéré. Les richesses de la pensée étaient, s'il est permis de le dire, réparties parmi les hommes avec autant d'inégalité que les biens temporels.

On eût dit qu'il y avait deux sociétés bien distinctes : dans l'une on se faisait la guerre; on s'y livrait à un brigandage sans frein; les princes s'y assassinaient les uns les autres; on y vivait enfin dans un épouvantable désordre public et privé. Au-dessus de ce chaos, s'élevait une autre société où se réfugiaient, dans quelques âmes d'élite, la justice et la moralité humaines. Là recevaient satisfaction les penchants généreux et les nobles instincts; là s'exerçaient les hautes facultés de l'esprit humain; là enfin se conservaient et se développaient les germes de la civilisation moderne, sous l'action du christianisme. Du sein de ce monde idéal, la religion répandait ses consolations parmi les hommes, et en les préparant à recueillir dignement l'héritage de la vie invisible, elle les initiait en même temps, et sans le savoir, à toutes les vertus, à tous les secrets

et à tous les miracles de la civilisation future.

Gerson vint à propos à la fin du moyen âge pour ranimer l'enseignement religieux que l'esprit de la scolastique avait altéré. Il fut le représentant le plus éclairé et le plus infatigable du principe civilisateur du monde moderne, au milieu du mouvement intellectuel qui s'accomplit entre les deux époques.

Né en 1363 (1) dans un village du diocèse de Reims, Jean Gerson était l'aîné d'une famille nombreuse, qui s'occupait, comme il le dit lui-même quelque part, au travail des champs (2). Ses premières années durent s'écouler dans une existence simple et pieuse, et il raconte que ses père et mère avaient sacrifié une partie de leurs biens pour lui faire « apprendre la *Sainte Écriture* » (3).

(1) Le 14 décembre. —Voy. t. III, p. 760, sa lettre aux célestins d'Avignon. — Son père s'appelait *Charlier,* et Gerson, selon l'usage du temps, prit le nom du village où il était né.

(2) Discours adressé par Gerson à ses sœurs, t. III, p. 839.

(3) T. III, p. 805. Dialogue spirituel de Gerson avec ses sœurs.

Sa mère surtout était douée d'une grande piété, et Gerson, dans une de ses lettres, la compare à la mère de saint Augustin (1).

Ce fut à Paris, au célèbre collége de Navarre, qu'il vint achever ses études et prendre ses grades en théologie. A en juger par un passage de ses œuvres, il lui arriva dans sa jeunesse comme plus tard à Bossuet. On sait que Bossuet, encore enfant, rencontra un jour sous sa main la Bible, et fut saisi par la lecture de ce livre qui lui révéla tout d'un coup sa vocation. Durant le cours de ses premières études, Gerson lisait avec attrait les ouvrages d'Ovide, de Juvénal, de Térence, les lettres d'Abeilard et beaucoup d'autres livres non moins profanes, lorsqu'un opuscule de saint Bonaventure, l'*Itinerarium mentis in Deum*, qui depuis lui fut toujours cher, vint lui offrir l'aliment véritable dont son âme avait besoin (2). Initié dès lors aux secrets de la vie

(1) T. III., p. 745. Lettre de Gerson à son frère : — « *Meministi, ut opinor, litterarum quæ alteram Augustini matrem repræsentant eam ergà te.* »

(2) T. III, p. 296. Memini me pridem gustasse jam ab adolescentia.... Boetium, Ovidium, Terentium, Juvenalem, Alanum, et de Sancto-amore, Abelardum cum sua Heloyde, Marcianum Capellam, et si qui sunt alii. etc.

spéculative dont le germe était en lui, le jeune Gerson devint le disciple assidu de ces maîtres de la religion et de la morale qu'il devait égaler un jour. Son âme vive et passionnée (1) se transforma sous le travail vigilant de la méditation et de la prière. Il embrassa avec ardeur toutes les austérités de la vie religieuse, et se réfugia dans leur sein contre les séductions du monde. Mais en fermant son cœur à des affections fragiles et bornées, il sentait croître en lui la charité, qui est l'amour dans sa signification la plus haute et la plus universelle; en renonçant aux joies profanes et à leurs visions éphémères, il recevait en échange l'ineffable extase de la foi, cette harmonie qui rattache l'homme à la nature et au Dieu qui l'a créée, et le don de l'espérance, cette jeunesse éternelle du cœur qui ouvre à nos désirs des perspectives toujours nouvelles et infinies sur la terre et au delà.

Gerson compta bientôt parmi les membres les plus remarquables de l'université. Il était professeur à la faculté de théologie et chanoine de l'église de Paris, quand il fut ap-

(1) T. III, p. 294. — . . . . alienus vero ab ea passione, (qualem me esse tu dicis, non ego dico), etc. . . .

pelé, alors âgé de trente-trois ans, aux fonctions de chancelier. Il succédait à Pierre d'Ailly, son ancien maître et son ami, qui, en quittant ce poste éminent pour devenir évêque, l'avait désigné pour le remplacer.

L'université était alors dans sa plus grande splendeur : sa renommée était européenne; les universités étrangères avaient recours à elle comme au centre commun des lumières et de la science, et la papauté elle-même s'inclinait quelquefois devant l'autorité de ses jugements (1). Son action ne s'exerçait pas seulement sur les choses qui étaient de sa compétence plus spéciale; mais, comme la théologie se trouvait alors mêlée à tous les grands événements, l'université avait par là une influence considérable dans les affaires mêmes de l'État : les rois et les princes demandaient des conseils à sa sagesse; enfin c'était par son organe que les doléances du peuple se faisaient quelquefois entendre jusqu'au pied du trône (2). En l'absence de pou-

(1) T. II, p. 330. — Gerson rapporte (p. 149) que le duc de Lancastre disait au vieux duc de Bourgogne, à propos de l'Université de Paris : « *Nous avons en Angleterre des hommes d'une imagination plus subtile,* « *mais la vraie, la solide et bonne théologie est à Paris.* »

(2) T. IV, p. 584 et suiv.

voirs politiques régulièrement organisés, l'université était devenue, par le seul effet de son ascendant moral, un pouvoir du premier ordre au moins égal au parlement.

Ainsi, en devenant chancelier de l'église et de l'université de Paris, Gerson se trouvait chargé d'une des missions les plus hautes et les plus difficiles. Un fait que l'on aurait quelque peine à croire, si Gerson ne l'attestait lui-même, c'est qu'il rechercha et souhaita vivement ces éminentes fonctions (1). Toutefois, on se tromperait beaucoup si l'on croyait que ce fut de sa part le désir d'une ambition vulgaire. La chancellerie donnait plus de considération que de fortune, et Gerson était loin d'en faire un lit de parade pour son orgueil. Mais il avait de tout autres préoccupations, et il calculait, dans l'ardeur de son zèle, tout le mal qu'on pourrait réparer, tout le bien qu'on pourrait faire en étant chancelier.

C'est le défaut des âmes généreuses de ne pas prévoir tous les obstacles qui s'opposeront à l'accomplissement de leur œuvre. Le nouveau chancelier en fit bientôt l'expérience.

(1) T. IV, p. 728.... quod tam diligenter prosecutus sum.

Quand il voulut rétablir la discipline dans les écoles, exiger des maîtres le savoir et les bons exemples; quand il voulut corriger les mœurs et réprimer les abus, un concert de plaintes et de récriminations s'éleva contre lui, et il ne recueillit de son zèle que des dégoûts amers (1). Trompé dans ses espérances, il voulut résigner des fonctions dont il n'avait plus besoin, puisqu'il ne pouvait les remplir selon sa conscience.

Il a confié à quelques pages précieuses les motifs qui le portaient à cette résolution extrême. On y voit combien lui paraissaient sérieuses et saintes les fonctions de chancelier: s'il veut les quitter, c'est pour ne pas rester le témoin ou le complice des désordres qu'il ne peut empêcher, et que sa conscience austère s'exagère peut-être trop au delà de la réalité (2).

Sans doute aussi, et nous le devinerions s'il ne l'avouait lui-même, Gerson se sentait entraîné par la pente invincible de son caractère et de ses habitudes, hors du théâtre de la vie active. Son génie contemplatif et ar-

(1) T. I, p. 121. Perdidi enim scripta jam et verba innumera, etc. — Ecce, inquiunt, tertiis è cœlis cecidit cato....

(2) T. IV, p. 725.

dent avait besoin, pour étancher sa soif, de la méditation et du silence de la solitude; il y avait en lui quelque chose d'incompatible avec les devoirs d'une place qui oblige à se mettre à chaque instant en scène, quelque chose d'idéal et d'absolu qui craignait de se souiller dans la pratique du monde (1).

Cependant cet esprit, si bien fait pour pénétrer les mystères de la vie spirituelle, était plus propre qu'il ne le croyait lui-même au maniement des affaires. A la sollicitation de ses amis, et en particulier du duc de Bourgogne (2), il consentit à rester chancelier, et certes ce fut un bien pour l'université et pour l'église. Gerson dut bientôt lui-même s'en applaudir, car il ne tarda pas à avoir toute l'influence dont il était digne. Suivons-le dans sa carrière publique et militante, et, lorsque nous l'aurons vu traverser sans se démentir jamais les orages que sa vertu même appellera sur sa tête, nous entrerons avec lui dans sa retraite et nous étudierons dans l'in-

(1) T. IV, p. 727. Est autem natura mea et consuetudo ad agibilia prorsus inepta, scrupulosa, iners, formidolosa, levissimè perturbata ut plus millies experior jugiter....

(2) T. IV, p. 723.

timité de son âme le philosophe et le moraliste.

La promotion de Gerson à la chancellerie n'avait altéré en rien le caractère profondément pastoral qui lui était particulier; la direction des âmes et la prédication avaient toujours une grande part dans sa sollicitude apostolique. Doué d'une âme tendre et naïve, le chancelier aimait surtout à instruire les enfants, et, comme le Christ, son maître (1), il était heureux de les réunir autour de lui. Souvent, dans les loisirs de ses graves occupations, il se rendait à l'église, et là il les enseignait (2). Sans doute il se plaisait à oublier, dans ce commerce avec des âmes candides, le triste spectacle que la société lui présentait. Ses biographes ne font pas mention de cet intéressant détail, mais on ne peut le révoquer en doute quand on a lu son opuscule *de Parvulis ad Christum trahendis* (*Qu'il faut amener les enfants au Christ*) (3).

(1) Lui-même s'appelait *élève en Christ*, *alumnus in Christo.* (Lettre aux P. P. Chartreux, t. IV.)

(2) T. III, p. 288.... publicus in ecclesia.

(3) T. III, p. 277. — Voy. surtout p. 288 : Nullo pacto tamen abnegaverim ea me irrationabiliter dimissurum esse quæ necessitatis sunt in *Officio Cancellariatus*, dum illi indignus servio, pro quantalibet

Cet écrit trop court, où se révèle peut-être le mieux l'âme de Gerson, respire une affection maternelle pour les enfants. D'accord en cela avec les plus grands philosophes de tous les temps, Gerson y considère l'éducation première comme un des éléments fondamentaux de l'ordre social; il veut que l'on commence par les enfants la réformation de la société et de l'église. Il se plaint vivement du peu de soin que les maîtres et les parents portaient de son temps à l'instruction morale de l'enfance.

On est étonné d'apprendre dans cet écrit que le zèle si louable et si désintéressé du chancelier était devenu, de la part de ses envieux, un sujet de reproches et de calomnies. On l'accusait de déroger à sa dignité, et l'on trouvait intolérable que le chancelier de l'église et de l'université se fît le maître de catéchisme des pauvres enfants ; enfin on lui reprochait d'en agir ainsi par orgueil et par un faux semblant d'humilité. Gerson répond à ces griefs misérables, d'abord en citant l'exemple de celui qui a dit : « laissez

utilitate secutura in eis. Sed ubi cessat necessitas (ut plerumque cessat) quis occupationem meam tam salubrem inculpabit, quando me tunc fore vel ludentem, vel otiantem, coarguere presumeret nemo?

venir à moi les petits enfants; » et, à ce sujet, il rappelle la comparaison si touchante de la poule et de ses poussins, que le Christ s'appliqua un jour à lui-même devant ses disciples. Il s'élève ensuite aux plus hautes considérations morales, et termine par cette allocution où respire toute la tendresse de son cœur: « Venez avec confiance; le che-« min est sans embûche, l'herbe ne cache « aucun serpent. Nous nous communique-« rons mutuellement nos richesses spirituel-« les, car je ne demande rien de vos biens « temporels. Je vous donnerai l'instruction; « vous m'accorderez vos prières, ou plutôt « nous prierons ensemble pour notre salut « commun (1). »

Plus tard, nous retrouverons Gerson pauvre et fugitif, mais toujours fidèle à la vocation de son génie tout chrétien, nous le retrouverons se faisant maître d'école à Lyon. Mais, comme on le voit, il n'avait pas attendu les jours de l'obscurité et de la re-

(1) T. III, p. 290. Venite fidenter; nullæ viarum insidiæ, nullus latet anguis in herbâ. Communicabimus mutuò bona spiritualia, quia temporalia vestra nulla requiro. Ego vobis doctrinam, vos mihi orationem impendetis, immo orabimus pro invicem ut salvemur....

traite; et, au milieu des occupations et des honneurs d'un poste élevé, il avait accompli ce qui était à ses yeux un des premiers devoirs du sacerdoce (1).

Ces soins assidus, que Gerson rendait à l'enfance, ne lui faisaient pas oublier ce qu'il y avait de plus grave dans ses fonctions. Placé à la tête du corps le plus éclairé qu'il y eût en Europe, il se regardait comme naturellement préposé au maintien et à la défense des principes de la religion et de la justice. Dans un siècle qui réunissait la corruption de l'ignorance à l'énergie brutale de la barbarie, les occasions ne manquaient pas à la mission qu'il s'était imposée. Tantôt il prenait la plume, soit pour demander que les condamnés à mort ne fussent plus privés des secours spirituels à leurs derniers moments (2), soit pour faire justice des superstitions de l'astrologie et de la magie (3), ou de ces bacchanales, justement nommées *Fêtes des fous* (4), qui se pratiquaient dans la plupart des églises, et dans lesquelles les

(1) Voy. encore, t. IV, p. 717, une Instruction écrite pour les enfants.

(2) T. II, p. 429.

(3) *De astrologia theologizata*, etc.

(4) T. III, p. 309. *De Ludo stultorum.*

ecclésiastiques eux-mêmes parodiaient, par de grotesques orgies, les solennités de la religion. Tantôt il montait en chaire pour défendre l'église contre l'invasion des moines mendiants (1), ou pour opposer l'esprit de paix de l'Évangile à l'esprit de faction auquel Paris était en proie.

L'invasion étrangère, la démence où tombait si souvent le malheureux Charles VI, les prodigalités de la reine, les ambitions rivales des princes du sang, toutes ces causes réunies mettaient le royaume dans une situation déplorable, lorsqu'un crime, qui n'est pas le moindre témoignage de la barbarie de ces temps, vint l'aggraver encore.

Le duc d'Orléans, frère du roi, fut assassiné par les ordres de son cousin le duc de Bourgogne. Ce crime, si odieux en lui-même, l'était encore davantage par les circonstances de lâcheté et d'hypocrisie dont le meurtrier l'avait entouré. Fort de sa puissance et de la faveur du peuple qu'il s'était conciliée en le flattant, Jean sans Peur comptait sur le droit du plus fort pour assurer son impunité. Après un exil très-court il rentra à Paris, entouré d'une troupe imposante, et eut l'au-

(1) T. II, p. 431.

dace de vouloir justifier son crime dans une assemblée solennelle que présida le dauphin et où figuraient toutes les notabilités de la cour, de l'université et de l'ordre judiciaire (1).

Dans le sein même de l'université, le duc de Bourgogne avait trouvé un malheureux rhéteur pour donner son nom à cette monstrueuse apologie. Ce fut le docteur Jean Petit qui lui prêta le secours de son éloquence affamée. Dans une longue harangue toute hérissée des subtilités de l'école, le docteur normand développa une théorie faite exprès pour sa cause en dépit de toutes les lois divines et humaines, et où l'assassinat politique était érigé en principe. Ce plaidoyer singulier, dans lequel le comique grotesque de la forme le dispute à chaque instant à l'iniquité du fond, a eu trop d'influence sur la vie entière de Gerson pour qu'on ne s'y arrête pas un moment.

Le docteur Jean Petit déclare d'abord qu'il n'a pas osé refuser la défense du duc de Bourgogne par deux raisons : « La première, « dit-il, parce que je suis obligé de le servir en

(1) Voy. Monstrelet. — Le duc de Bourgogne, dit ce chroniqueur, « *vint plaider l'espée au poing.* »

« vertu du serment que je lui ai prêté il y a
« trois ans ; la deuxième, parce qu'ayant
« égard à ce que j'étais médiocrement béné-
« ficié, il m'a fait chaque année une belle et
« bonne pension pour m'aider à me tenir dans
« les écoles ; pension qui m'a donné, qui me
« donne, et qui me donnera encore, s'il plaît
« au duc, le moyen de couvrir une grande
« partie de mes dépenses (1). »

Après cet exorde excellent pour une telle cause, l'orateur met sa science et sa logique à la torture pour établir, d'après la Bible et de par Aristote, qu'il est non-seulement licite, mais méritoire à qui que ce soit, de faire périr un tyran par tous les moyens que la ruse ou la violence peuvent fournir (2).

Pour faire l'application de cette thèse au cas particulier du meurtre du duc d'Orléans, Jean Petit accumula sur la mémoire de ce prince les accusations les plus outrageantes : il ne lui fit grâce d'aucun crime, pas même de celui de sortilége. Il est curieux, et ce détail peint bien les mœurs du siècle, de voir Jean Petit, en présence des personnages les plus éminents et les plus éclairés du royaume,

(1) T. V, p. 17.
(2) T. V, p. 27 et suiv.

raconter longuement comment le duc d'Orléans, dans le but de jeter un maléfice sur la personne du roi, s'était entendu avec un moine apostat qui avait commerce avec les démons. Cette scène de magie où il ne manque rien, pas même le cadavre d'un pendu de Montfaucon, est décrite par l'orateur avec une gravité minutieuse (1). Sa conclusion fut que « le meurtre du duc d'Orléans était légitime, et que Jean sans Peur avait mérité, en le consommant, d'être comblé par le roi *d'amour, d'honneurs et de richesses.* »

Gerson était présent à la harangue de Jean Petit, et il en fut douloureusement indigné. — « Après Dieu, je dois tout au duc de Bourgogne (2), » dit-il dans une lettre, en parlant de Philippe II, père de Jean sans Peur. Aussi nulle affliction n'avait égalé celle que ressentit Gerson du crime commis par le fils de son bienfaiteur. Mais qu'allait-il faire en présence de l'apologie de ce crime? La religion, la morale, la société, étaient d'un côté, et de l'autre un prince puissant qui semblait protégé à la fois par la reconnais-

(1) T. V, p. 25.

(2) T. IV, p. 723.... Cui post Deum me et omnes operas meas debeo.

sance et par la crainte. Le chancelier resta fidèle à la morale publique, et résolut de poursuivre à ses risques et périls et de tout son pouvoir la doctrine homicide prêchée au nom du duc de Bourgogne.

Cette doctrine, qu'une société fameuse a depuis essayé de remettre en vogue, et que Pascal a flétrie de son éloquente satire, avait été résumée par Jean Petit en neuf propositions que la controverse de Gerson a rendues célèbres. Pour comprendre toute l'insistance qu'il apporta dans ce débat, il faut avoir présent à la pensée l'état moral de son époque. Aujourd'hui il paraîtrait à peine nécessaire de protester contre l'assassinat politique érigé en système, parce que les lumières publiques et la censure de tout le monde en feraient suffisamment justice; mais du temps de Gerson il en était tout autrement. Les lois avaient peu de force, et les mœurs ne tempéraient pas les passions. Il y avait parmi le peuple des intérêts froissés, des affections ou des haines qui allaient jusqu'à des collisions meurtrières, mais il n'y avait pas d'opinion publique : cette puissance, si grande aujourd'hui, se renfermait alors dans l'enceinte de l'église et de l'université. Gerson lui servit d'organe, et, dans

une oraison funèbre qu'il prononça sur l'infortunée victime de Jean sans Peur, il ne craignit pas de laver sa mémoire des calomnies dont Jean Petit l'avait chargée. Il fit ensuite prononcer par l'université et par l'évêque de Paris la condamnation des neuf propositions.

Certes il y avait du courage à provoquer et à prononcer une censure que le duc de Bourgogne pouvait faire expier chèrement. Autorisés par son exemple, les partisans de ce prince ne gardaient plus aucune mesure, et Gerson, qui s'était élevé contre leurs excès dans l'un de ses sermons, eut beaucoup de peine à échapper à leur vengeance. Sa demeure fut pillée, et J. Juvénal des Ursins rapporte qu'il fut obligé de se tenir caché pendant deux mois dans l'église Notre-Dame (1).

Sans doute, c'est dans une de ces heures de tribulation que le chancelier écrivait à son frère, religieux à Lyon : « Je suis résolu « de garder fidèlement mon poste à Paris, et « d'y attendre ce que la volonté de Dieu fera « de moi ; car je ne vois pas trop à quoi ser-« virait de changer de place. Mais espérons

(1) En 1413.

« une prébende plus douce et plus profi-
« table dans cette grande église, non de
« Paris, mais du paradis, vers laquelle nous
« tendons par divers chemins, l'un d'une
« façon, l'autre de l'autre; et que chacun de
« nous rende son élection certaine par ses
« bonnes œuvres, afin que Dieu ne confonde
« pas notre attente (1). »

Mais Gerson ne savait pas plus flatter les passions du peuple que celles des grands : il les dominait du haut de sa vertu. Il réalisait cette sérénité du sage que Lucrèce a dépeinte avec la magnifique énergie qu'on rencontre quelquefois pour louer un bien dont on ressent l'absence (2). Appelé à prendre la parole en présence du roi, il saisissait toujours cette occasion pour lui faire entendre le cri de la misère publique, et lui retracer des maximes salutaires que la flatterie des courtisans effaçait trop vite; car une monarchie absolue n'est guère mieux tempérée par des sermons que par des chansons. Rien de plus libre, de plus respectueux et de plus sage que le langage de Gerson dans ces occasions difficiles. Dans un discours adressé à

(1) T. II, p. 410.

(2) Début du deuxième livre *de Naturâ rerum.*

Charles VI pour lui présenter les conseils officieux de l'université touchant le bien du royaume, le chancelier personnifie et met en scène la dissimulation et la sédition, et, au milieu de leurs excès contraires, il fait intervenir la discrétion qui, dit-il, « suit le « véritable chemin royal, sans pencher à « droite vers la dissimulation, ni à gauche « vers la sédition, et se trouve odieuse à « toutes deux : car la dissimulation accuse la « discrétion de jactance et de témérité, lors- « qu'elle ose dire la vérité, quelque utile « qu'elle soit, si elle déplaît au maître; tan- « dis que la sédition l'accuse de fausseté et « de timidité, lorsqu'elle tait ce qui serait un « élément de dissolution et de trouble. Mais « la discrétion ne s'arrête pas à ce bruit et à « cette haine, et suit l'exemple de l'illustre « Quintus Fabius qui se préoccupait avant « tout du salut de sa patrie. Il lui suffit d'a- « voir pour elle Dieu, la conscience et la « vérité, et de travailler au bien commun (1). »

Le même discours contient la peinture la plus vive des tyrans et des flatteurs. « Le « flatteur, c'est l'image dans le miroir, qui « rit quand on rit, qui pleure quand on

(1) T. IV, p. 596.

« pleure; toujours aise de prendre un visage « qui n'est pas le sien. Le maître dira : J'ai « chaud. — Je sue, dira le flatteur. Le maître « dira : Le temps est froid. — Je suis transi « et je tremble, dira le flatteur (1). »

« Tout souverain, ajoute-t-il, doit être tel « dans ses œuvres et dans ses paroles qu'on « ose lui dire la vérité, soit qu'elle le loue, « soit qu'elle le blâme; soit en particulier, « soit en public. C'est le précepte de saint « Louis à son fils (2). »

Un peu plus loin, il donne au roi un conseil qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer dans une harangue de cette époque : « Il serait très-bon, dit-il, de faire venir des « principaux points du royaume des per- « sonnes, tant nobles, que clercs et bour- « geois, pour entendre de leur bouche le « libre exposé de la situation misérable de « leurs contrées; car ils connaissent beau- « coup mieux les choses par pratique et par

(1) T. IV, p. 602. — Ipsa est speculi imago quæ ridet cùm quis ridet; plorat, quandò ploratur; semper gaudet alienum sumere vultum. Dicet Dominus : caleo; — dicet adulator : sudo. — Dicet Dominus tempus esse frigidum; — dicet adulator se præ frigoribus tremere.

(2) T. IV, p. 604.

« expérience, que ceux qui mènent joyeuse « vie dans leurs maisons de Paris, où afflue « la richesse de tout le royaume, comme la « vie au cœur (1). »

La charité de Gerson lui faisait vivement ressentir la misère publique. Nul ne dépeint les malheurs de ce temps avec plus de tristesse et de vérité. C'est comme l'accent d'une douleur personnelle. Entre les mille traits de ce tableau, en voici un qui montre que le suicide est un mal qui n'est pas nouveau : « Les lieux saints même sont quelque- « fois profanés; les homicides sont nombreux, « et ce qui est horrible et abominable, c'est « que l'homme se détruit lui-même par folie « et par désespoir, parce qu'il ne peut sup- « porter les misères qui le pressent (2). »

Dans ses harangues au roi, Gerson ne se montre pas seulement excellent prêtre et grand moraliste ; on s'étonne de voir un homme de recueillement et d'étude traiter

(1) T. IV, p. 605. (Nous regrettons de n'avoir que le texte latin, et d'être obligés d'affaiblir la naïve expression de Gerson, en la traduisant).

(2) T. IV, p. 585. .... homicidia plurium, immò, quod pejus est, horrendum et abominandum, hominem seipsum occidere per insaniam et desperationem, quoniam mala ad quæ compellitur ferre non possit.

avec tant de justesse les choses du gouvernement et de la politique. C'est que Gerson était doué d'une inépuisable dose de bon sens, ainsi que nous aurons occasion de le remarquer plus particulièrement quand nous considérerons en lui l'écrivain et le philosophe.

Mais il est temps de le montrer sur une scène plus vaste, et de dire la part qu'il prit dans ce grand débat qui remuait l'Europe lorsqu'il devint chancelier; on voit que nous voulons parler du schisme d'Occident.

Cette lutte, qui n'est plus pour nous qu'un froid souvenir, mettait alors en mouvement toutes les intelligences et toutes les passions et fixait les regards de la chrétienté entière. On sait comment, vers la fin du XIVe siècle, deux papes avaient été nommés presque en même temps, l'un à Rome, l'autre à Avignon. Les nations s'étaient divisées pour se ranger en deux camps à la suite des deux pontifes. On se demandait avec inquiétude de quel côté était l'infaillibilité, de quel côté l'excommunication ou l'absolution. Pour la société européenne, telle qu'elle était faite, ces questions étaient immenses, et de toutes parts les princes et les docteurs travaillaient à leur solution.

Tant qu'un pouvoir, quelles que soient son origine et sa forme, s'acquitte de sa mission avec modération et avec sagesse, tant qu'il se respecte et se fait respecter en maintenant les droits et protégeant les intérêts qui lui sont confiés, on ne s'inquiète pas de savoir d'où il vient et quel il est. Mais lorsqu'il fait des fautes, qu'il se corrompt, et oublie ses devoirs en perdant sa dignité, lorsqu'il semble menacer la société de sa ruine, alors on porte sur lui l'examen, on lui demande des garanties, on veut une digue à ses empiétements. C'est ainsi que la papauté se trouva livrée aux regards des hommes, et que la question du schisme amena à sa suite celle de la réformation.

Lorsque après mille ans, le merveilleux édifice qu'avait cimenté le sang du Christ et celui des martyrs, lorsque l'Église laissait voir de toutes parts des signes de corruption et de décadence anticipée, elle eut le bonheur de rencontrer un de ces génies suscités et soutenus d'en haut, qui ont le don de rajeunir les institutions vieillies. Mais l'impulsion réparatrice et féconde donnée et quelquefois imposée à l'église par Grégoire VII, s'affaiblit à son tour, et, au temps de Gerson, l'église était de nouveau en proie aux plus grands abus.

Le schisme produisit comme une lumière qui laissa voir tout d'un coup l'étendue du mal.

Il était bien grand, d'après l'irrécusable témoignage de Gerson, de Pierre d'Ailly, de Nicolas Clémangis et de beaucoup d'autres ecclésiastiques de tous les pays (1). L'amour effréné du luxe et des biens temporels s'étalait avec scandale dans la plupart des évêchés et dans la cour papale elle-même. On y trafiquait des choses de Dieu ; la crosse épiscopale et le chapeau de cardinal étaient mis à l'enchère. On ne savait plus réprimer le mal, ni donner l'exemple du bien. Aussi l'indiscipline et le relâchement des mœurs étaient-ils descendus jusque dans les rangs inférieurs du clergé. La corruption était dans le sanctuaire, et l'Évangile était en péril.

Mais dans les jours mêmes les plus mauvais, aux époques les plus arides et les plus corrompues de l'histoire, il y a des âmes privilégiées que la contagion n'atteint pas et qui restent pures pour l'honneur et l'exemple de l'humanité. Gerson était du nombre de ces

(1) Henri de Hesse, Jean Courtecuisse, Theobald, Ullerston, Théodoric Urie, Zabarelle, Théodore de Niem, etc.

prêtres vertueux, colonnes restées debout dans le temple en ruines, et il s'employa de toute son âme à la grande affaire de l'extinction du schisme et de la réformation de l'église. Sa dignité autant que sa conscience lui en faisait un devoir. Alors, comme aujourd'hui, Paris semblait avoir l'initiative dans les intérêts sociaux qui s'agitaient en Europe; ce fut son université qui la première chercha le moyen de rétablir l'unité dans le pontificat et dans l'église.

L'ambition des prétendants et celle de leurs créatures compliquaient singulièrement les difficultés de cette tâche. Leurs droits réciproques étaient soutenus avec opiniatreté, et l'on était réduit à ne pouvoir donner raison à aucun. Les ambassadeurs du roi très-chrétien allaient en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, traiter la question du schisme : jamais peut-être la diplomatie n'avait tant parlé et tant écrit. Mais tous les efforts échouaient devant l'obstination des prétendants. La mort même n'y pouvait rien; car si l'un des deux venait à mourir, les cardinaux de son parti lui nommaient un successeur, et le schisme sortait de sa tombe plus vivace que jamais.

Dans l'embarras où cette situation, jusque-là inouïe dans l'histoire de l'église, met-

tait l'université, elle avait fait un appel et demandé conseil à tous les hommes versés dans la science de la théologie et du droit : on peut se faire une idée de l'intérêt qu'excitait la question, quand on voit que dix mille réponses lui furent adressées. Entre les moyens proposés, l'église de France et l'université adoptèrent celui d'un concile général, devant lequel les prétendants à la papauté seraient appelés et invités à se démettre de leurs prétentions. En cas de résistance de leur part, ils devraient être déchus par le concile qui leur nommerait un successeur unique et légitime.

Gerson fut un de ceux qui concoururent le plus à ce résultat. Ayant peu de goût pour les moyens extrêmes, il s'était opposé avec force, soit à ce que la France retirât son obédience à ce pape, soit à la convocation d'un concile général, tant qu'il avait conservé l'espoir de voir finir le schisme par la cession volontaire de Benoît XIII; mais lorsqu'il fut convaincu que Benoît, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade, n'était pas plus disposé que son concurrent à sacrifier sa tiare à son devoir, il démontra dans des écrits pleins de la raison la plus haute et la plus indépendante, la nécessité

et la légitimité d'un concile général. Il composa son traité de *l'Auféribilité du pape* (1). Cet ouvrage, fort célèbre de son temps, met en question l'inviolabilité et l'infaillibilité du pape; il proclame la souveraineté des conciles généraux. Remontant aux maximes de l'Évangile et aux principes du droit naturel, Gerson n'hésite pas à conclure que le pape est dans l'église ce que la partie est dans le tout, et peut être déposé par l'église dans certains cas, comme, par exemple, lorsqu'il travaille notoirement à sa ruine (2).

Ces principes furent suivis par le concile de Pise, qui prononça la déchéance des deux papes, et à leur place nomma Alexandre V.

Le sermon que Gerson fut chargé de prêcher en présence du concile à cette occasion, donne au nouveau pape les conseils les plus

(1) *De auferibilitate papæ ab ecclesia.* — Longtemps après, Gerson confirma les principes contenus dans ce traité, en écrivant son ouvrage *de Examinatione doctrinarum.* On y lit, entre autres passages :... Non autem reperitur in terra talis infallibilis regula, nisi generale concilium legitime congregatum, nam persona quælibet singularis de ecclesia, cujuscumque dignitatis, etiam papalis, circumdata est infirmitate, et deviabilis est, ut fallere possit et falli. (T. I, p. 8.)

(2) T. II, p. 214 et suiv.

sages. L'église se personnifie sous la parole de Gerson pour dire au pontife tout ce qu'elle souffre : « Faites, je vous en conjure, « que je n'aie pas espéré en vain. Ayez sans « cesse présent à la pensée, que, dès le mo- « ment que vous m'avez été donné, vous avez « cessé de vous appartenir, et que si je vous « donne le nom de seigneur, vous ne devez « pas pour cela me regarder comme votre « esclave...... Je ne suis pas à vous, mais « c'est vous qui êtes à moi (1). »

Plus loin, mettant sous les yeux d'Alexandre V les désordres auxquels il est appelé à remédier, elle ajoute, en parlant des hommes promus aux fonctions ecclésiastiques : « Il y « en a qui ne sont pas satisfaits d'avoir à eux « neuf bénéfices; qui restent affamés toute « leur vie du désir d'ajouter à leur maison une « maison nouvelle, à leur champ un nou- « veau champ, comme s'il n'y avait qu'eux « sur la terre.... — Plût à Dieu que ceux qui « sont placés au sommet de la hiérarchie ne « donnassent pas le mauvais exemple, ne « propageassent pas les erreurs, et ne perver- « tissent pas le pauvre peuple qui est tou-

(1) Ce sermon fut prêché le 20 juin 1409. — Voy. t. II.

« jours prêt à marcher sur les traces d'au-
« trui, soit vers les vertus, soit vers les vices.
« Quoi de plus honteux que de voir les
« hommes distingués par leur savoir ou par
« leurs mœurs, exclus des ordres, ou nom-
« més aux postes les plus inférieurs, tandis
« que les hommes ignorants et corrompus
« sont appelés au premier rang? »

Enfin l'orateur rappelle au pontife son origine grecque, et le conjure de faire ses efforts pour ramener les Grecs dans le sein de l'église catholique. Cette réunion, dont la pensée populaire en France avait une haute portée politique, était un des vœux les plus chers de Gerson, qui plusieurs fois conseilla au roi de s'y employer (1).

Mais, tandis qu'il rêvait le retour de l'église d'Orient et la propagation de l'Évangile jusque dans les Indes (2), le schisme d'Occident, un instant assoupi par le concile

(1) Voy. t. II, p. 141, *discours pour la paix de l'Église et l'union des Grecs.*

(2) Même sermon. — Gerson demande au pape d'envoyer des missionnaires chez les peuples barbares, et notamment dans les Indes. — L'esprit religieux ouvrait la voie des découvertes à la science et au commerce; les missionnaires préparaient les voyageurs.

de Pise, se ranima presque aussitôt avec plus de violence.

Les deux prétendants refusèrent de reconnaître l'élu du concile, et au lieu de deux papes il y en eut trois.

Quel spectacle pour le monde chrétien que celui de ces trois pontifes qui, semblables aux soldats romains au jour de la passion, se disputaient les lambeaux de la tunique du Christ! Dans cette espèce de polygamie spirituelle où l'église était plongée, on conçoit que la papauté devait perdre chaque jour de son prestige aux yeux des peuples. Les souverains et le successeur d'Alexandre V sentirent le péril d'une pareille situation, et pour y remédier provoquèrent une nouvelle assemblée générale de l'église: le concile de Constance fut convoqué.

Gerson, qui l'avait préparé par de nombreux écrits, y parut comme ambassadeur du roi, de l'université et du diocèse de Sens (1). Il était alors dans la maturité de son génie; et telle fut l'autorité qu'il exerça par sa science vaste et solide, et par la pureté de son caractère, que cette assemblée, com-

(1) Tom. II, p. 388.

posée des hommes les plus éminents de l'Europe, lui décerna d'un seul mot le plus juste et le plus glorieux éloge, en lui donnant un titre qui lui est resté, celui de *docteur très-chrétien* (2).

Il y a quelque chose qui attire et qui impose dans le spectacle d'une assemblée où figuraient, en personne ou par ambassadeur, tous les souverains, princes et seigneurs de l'Europe, et les personnages de l'ordre ecclésiastique les plus remarquables par le mérite ou par le rang. Mais lorsque vous rencontrez dans l'histoire une pareille réunion d'hommes, il y a toujours là autre chose qu'un spectacle offert à l'imagination. Il ne faut pas s'y tromper : dans ces discussions tout hérissées de théologie, il y a, si l'on regarde au fond, les éléments d'une question qui de nos jours a remué le monde, et imprimé à l'Europe une secousse qui dure encore : cette question est celle de la souveraineté du peuple. Sans doute la parité n'est pas complète, et les siècles seuls ont pu la rendre palpable en transformant les idées. Mais le germe existait, et l'analogie est évidente.

(2) Von der Hardt. — Vita Gers.

Que l'on considère, en effet, les deux puissances qui sont en présence. La papauté est d'un côté avec ses traditions de domination absolue et universelle. De l'autre, qu'y a-t-il? Est-ce, comme au temps de Grégoire VII, un empereur ou une nation voulant limiter ou même usurper à leur profit l'action du saint-siége? Non. C'est la chrétienté, c'est l'église tout entière qui maintenant viennent dire à la papauté que son pouvoir est emprunté, qu'il émane de l'Église qui peut le reprendre, quand le bien commun l'exige, pour le déposer en des mains plus dignes.

Ainsi, dans les conciles de Pise et de Constance, dans celui-ci surtout, il y eut lutte entre l'église et le pouvoir absolu. Mais l'église, qu'était-ce au commencement du XVe siècle? C'était tout le monde; et la déposition et l'élection d'un pape de la part du concile qui représentait l'église, qu'est-ce autre chose qu'un acte de souveraineté fait au nom de tout le monde?

Nous ne savons si notre préoccupation du temps présent ne nous fait pas illusion; mais, au risque de paraître caresser un paradoxe, nous le dirons : après avoir étudié les monuments qui nous sont restés sur

cette période de l'histoire de l'église, il est difficile de ne pas reconnaître que les réformateurs du concile de Constance voulaient faire de la papauté une sorte de monarchie représentative. L'expression peut sembler ici bien moderne; mais dans l'histoire rien n'est plus fréquent que de rencontrer sous des expressions nouvelles des idées qui ne le sont pas. Un fait bien digne de remarque, en effet, c'est que Gerson, Pierre d'Ailly et beaucoup d'autres membres du concile ne se bornèrent pas à demander la réformation immédiate de l'église. Dans une juste prévision de l'avenir, ils voulaient que la périodicité des conciles fût consacrée; et non-seulement ils le demandaient pour les conciles œcuméniques, mais encore pour les conciles provinciaux. « Concluons, dit Gerson, que jusqu'à présent il n'y a eu dans l'église, « et qu'il ne peut y avoir une calamité plus « déplorable que l'absence des conciles gé« néraux et provinciaux (1). »

Plusieurs autres passages de Gerson expriment le même vœu et d'une manière plus formelle encore (2). Il voulait que le concile

(1) T. II, p. 237.

(2) Voy. l'*Histoire du concile de Constance*, par Lenfant, p. 306. — Gers., t. II, p. 318.

rendît un décret qui obligeât les papes à convoquer les conciles généraux tous les dix ans.

Il est facile de concevoir tout ce qu'il y aurait eu d'efficace contre les abus du pouvoir pontifical dans le retour périodique des conciles, dans cet inévitable contrôle exercé par l'église entière sur les actes du saint-siége.

Enfin, dans les convocations à époques fixes des conciles provinciaux (3), chaque peuple eût trouvé une garantie contre les empiétements de la cour de Rome; sans rompre avec ce centre du monde civilisé, l'église de chaque nation eût conservé ses libertés.

La pensée des réformateurs orthodoxes du quinzième siècle était celle d'un esprit libre et profond. Il semble même que leur conception, qui ne fut ni comprise, ni mise en pratique, ait été au-dessus de leur siècle.

Cependant le fruit de ces discussions ne fut pas tout entier perdu, puisque les libertés de l'église gallicane en sont sorties. Ces libertés, dont quelques esprits absolus se

(3) Gerson souhaitait qu'on les réunît deux fois, ou au moins une fois par an. (T. II, p. 318.)

moquent étourdiment aujourd'hui, étaient fondées non-seulement sur la nécessité de mettre un frein aux exactions de la cour de Rome, qui, en ce temps-là, avait porté si loin l'abus de la puissance spirituelle dans un intérêt tout fiscal, mais elle repose sur la nature des choses. Chaque pays, en effet, a des mœurs qui lui sont propres, et telle est la force de sa nationalité, qu'il n'adopte aucune opinion, aucune idée, aucune religion, sans l'empreindre de ce caractère qui n'appartient qu'à lui. La religion chrétienne elle-même, quoique fondée sur des principes dont l'essence universelle et cosmopolite embrasse l'humanité entière, ne s'introduisit chez les différents peuples qu'en recevant le reflet de leur génie national. L'impérissable idée léguée au monde par le Christ ne se fit accepter des nations qu'en s'accommodant à leurs habitudes et parlant leur langage.

Gerson condamne avec beaucoup de justesse cette prétention, qu'on pourrait croire nouvelle et qui ne l'est pas, de vouloir soumettre toutes les nations uniformément et sans réserve à l'administration spirituelle du saint-siége. Il distingue parfaitement dans l'ordre religieux ce qu'il y a d'absolu, d'immuable, applicable en tous temps et en tous

lieux, des institutions secondaires, qui peuvent se modifier suivant les temps et se diversifier suivant les lieux (1).

De nos jours, un écrivain dont la sagacité touche au génie, mais dont l'esprit subtil paraît plus propre à soutenir un paradoxe qu'une vérité, a couvert de son ingénieux dédain les libertés gallicanes et les hommes respectables qui les ont fondées. Malheureusement, en érigeant la puissance papale sur un trône inaccessible aux révolutions temporelles, et du haut duquel elle s'exerce sur le monde entier sans tenir compte ni des mœurs, ni des frontières, ni des pouvoirs séculiers, M. de Maistre a fait un système fort beau peut-être, mais impossible en pratique.

Le livre *du Pape* est faux comme toutes les théories absolues. Les figures géométriques parfaites n'existent que dans la pensée du géomètre; vous ne les rencontrez nulle part, avec leur précision rigoureuse, dans les œuvres de la création. Il en est de même dans

(1) T. II, p. 148, 213 et 238. « Il résulte de là, conclut Gerson, qu'on doit passer outre à la réformation de l'Église gallicane et de ses libertés, malgré l'opposition que feront peut-être quelques personnes de la cour de Rome. »

les institutions et dans les lois : le triomphe d'un système absolu y est impossible. Les choses humaines sont faites d'une sorte d'alliage; on peut le décomposer dans sa pensée, mais dans le fait il existe et se reproduit toujours. M. de Maistre n'a composé en réalité qu'une fiction, et Gerson, en écrivant son traité *de la Puissance ecclésiastique,* avait réfuté le livre *du Pape* plus de quatre cents ans avant qu'il fût fait.

Ces graves discussions du concile furent traversées par un événement où Gerson prit part, et dans lequel, nous l'avouons, il nous fait peine de le suivre. Tout près de l'enceinte où siége le concile, deux bûchers se sont élevés au milieu d'une population immense. Ces hommes d'une énergie si calme dans le supplice, et qui se jouent de la flamme qui les consume, quel est donc le crime qu'ils ont commis ? Voici Jean Huss et voilà Jérôme de Prague. Le concile vient de les reconnaître hérétiques, et le pouvoir séculier leur fait expier leur hérésie par le feu.

Du point de vue où le cours des temps nous a placés, nous ne voyons dans ce supplice qu'une barbarie absurde, car le bûcher ne consume pas la pensée, et l'hérésie s'é-

lance plus contagieuse des cendres de l'hérétique. Aussi nous ne pouvions admettre que Gerson, si supérieur à son siècle sous tant de rapports, lui, de qui la religion était si bien défendue par les vertus morales dont sa vie était l'exemple, eût concouru à une condamnation qui devait appeler la main du bourreau.

Mais lorsque nous avons lu dans Gerson lui-même que nul plus que lui, dans le concile de Constance, n'avait été zélé pour la répression de l'hérésie de Bohême (1), nous avons cherché à nous expliquer comment l'homme dont la charité était si vive et si tendre, s'était transformé tout d'un coup en un juge inexorable; et il nous a semblé l'entendre lui-même qui nous disait : « Il vous est bien « aisé à vous, fils d'un siècle où les croyances « religieuses sont effacées, à vous qui n'avez « pas de convictions profondes, il vous est « bien aisé de vanter la tolérance et de parler « d'hérésie en souriant; mais quand je vins « m'asseoir au concile de Constance, la reli- « gion, c'était l'ordre social lui-même, et l'hé- « rétique, en s'attaquant au dogme, s'atta-

(1) T. II, p. 387.... Pro quorum reprobatione zelavit publice advena, et quantum alter aliorum.

« quait à la société, et sapait ses fondements « avec ceux de la foi. Mais que dis-je? ces « intérêts n'étaient pas les seuls que nous « eussions à défendre: par delà cette société « qui passe, il y en avait une autre qui est « éternelle, et l'hérétique les attaquait toutes « deux à la fois. Animé d'un dévouement « ardent et profond pour le salut de l'huma- « nité dans ce monde et dans celui dont la « perspective ne s'ouvre plus pour votre « siècle, c'est avec joie que j'aurais fait le « sacrifice de ma propre vie, s'il eût été né- « cessaire au triomphe et au maintien de la « vérité. Pouvais-je mettre en balance l'ordre « temporel, l'ordre éternel et Dieu même « avec une existence d'homme? D'ailleurs, je « l'avoue, alors même que mon devoir m'or- « donnait de condamner l'hérésie, j'aurais « voulu qu'il fût possible de laisser vivre ceux « qu'elle avait égarés. Combien de fois, ému « de compassion pour leur personne, tout « en détestant leur crime, je les ai conjurés « de se rétracter. Hélas! ils ont perdu leur « corps et leur âme en restant inflexibles. »

En écoutant cette voix à travers les siècles, nous faisions un retour sur notre époque, et nous y trouvions, sous d'autres noms, les bûchers de Jean Huss et de Jérôme de

Prague : l'échafaud politique du dix-neuvième siècle se dressait devant nous, et, en retrouvant au fond de nous-mêmes les croyances et les passions politiques, en songeant à toutes les exigences sociales si souvent en lutte avec les sentiments de l'humanité, nous comprenions mieux la sentence du concile de Constance, et tout en la déplorant, nous respections dans Gerson une erreur qui était celle de sa vertu et de son siècle. Puis, nous élevant un peu plus haut dans la suite des temps, nous nous sommes dit avec une conviction douce et profonde : Oui, un jour viendra où l'on s'étonnera qu'on ait appliqué la peine de mort en matière politique, comme on s'étonne aujourd'hui qu'on l'ait appliquée au quinzième siècle en matière religieuse.

Avec la mission de poursuivre les hérésies, Gerson avait reçu du roi et de l'université celle de demander la condamnation de la doctrine de Jean Petit (1). Pour remplir ce devoir sacré pour lui, il avait à lutter contre la puissance du duc de Bourgogne, qui comptait dans le concile de nombreuses créatu-

(1) T. II, p. 388.

res, et faisait répandre l'or à pleines mains pour gagner les consciences inaccessibles à la terreur qu'il inspirait. Mais Gerson, ce grand partisan de la paix, ne craignait plus aucune tribulation, dès que la justice et la vérité étaient en péril (1). Un jour à Paris, dans une assemblée des grands de l'État, où il s'exprimait selon sa conscience sur les propositions de Jean Petit, il fut grossièrement interrompu par un de ces hommes de guerre qui sont toujours prêts à employer la violence : « Si je ne marche pas dans le « droit chemin de la vérité évangélique, lui « dit le chancelier avec une naïveté sublime, « il vous est facile d'avoir justice de moi « par une simple voie de fait, et sans cau- « ser aucun trouble ni à l'Etat, ni à per- « sonne (2). »

Gerson avait d'abord obtenu sans beau-

(1) Gerson a dit quelque part : Quod unusquisque erga se diligentiam imponat ut pax sit et unio : bona inquam pax veritati conjuncta ; aliqua enim pax pejor est bello.

(2) T. II, p. 388. Talis est insuper de quo justitia (si non recte ambulaverit ad veritatem Evangelii) valeat fieri absque perturbatione aliorum sive reipublicæ, via facti, prout alias coram inclyta natione Franciæ uni militum palam dixit.

coup de difficulté la condamnation de la maxime générale « qu'il est permis de tuer un tyran par tous les moyens, sans intervention d'aucun juge et nonobstant aucun serment de fidélité (1); » mais lorsqu'il demanda la condamnation explicite des neuf propositions, il se vit lui-même exposé aux accusations les plus étranges. Les partisans de Jean sans Peur le représentaient comme un perturbateur de la paix publique, qui ne craignait pas de tirer de l'oubli une question dangereuse, pour satisfaire son inimitié personnelle contre le duc : reproche bien mal fondé, car Gerson, en insistant pour la condamnation des propositions de Jean Petit, s'était soigneusement abstenu de nommer personne, et avait fait tous ses efforts pour que le concile jugeât la doctrine sans admettre aucun débat personnel. Mais lorsque ses contradicteurs eurent mis en cause le duc de Bourgogne, il n'en poursuivit pas sa tâche avec moins de fermeté.

En butte aux injures, obligé, le croirait-on, de se défendre contre une accusation d'hérésie inventée contre lui par les avocats du duc, exposé même à des menaces de

(1) T. II, 287.

mort (1) et réduit à se mettre sous la protection d'un sauf-conduit, Gerson répondait aux calomnies et aux arguties sans fin qu'on lui opposait avec l'accent grave et calme d'une bonne conscience. Dans les discours qu'il prononça à cette occasion, il s'élève souvent à la plus vive éloquence par le seul effet de sa conviction : « Bien que j'aie ici, dit-il, « amplement de quoi répondre à la calomnie, ce serait et ce devrait être une honte « pour moi, qui ne suis que cendre et poussière, si, à l'imitation du Christ, notre « maître à tous, je ne passais pas sur mes « injures personnelles pour ne m'occuper « que de celles qui regardent Dieu et la foi. « J'ai résolu, d'ailleurs, de ne pas insister sur « la discussion des faits : à cet égard, ce « saint concile pourra et peut savoir de quel « côté est la vérité et le mensonge. S'efforcer « de réfuter tout ce qui est faux, rendre « morsure pour morsure, c'est une lutte « brutale, insensée, frivole, indigne de la « gravité chrétienne (2). »

(1) T. II, p. 284. Submurmurabat inter hæc humanus timor : cavete à scandalis si sublevaveritis veritatem; cavete ne casum et factum verum ponatis in medium; alioquin mors imminet; credite : mors.

(2) Nam conari omnia falsa refellere, et morden-

Toute cette harangue est fort belle : Gerson y est éloquent pour la défense de la foi et de la morale, comme les orateurs antiques l'étaient pour le salut de leur patrie. Après avoir démontré combien le meurtre du duc est exécrable et funeste à la tranquillité du royaume, après avoir représenté les enfants de l'infortuné prince se jetant aux pieds des pères du concile et leur demandant justice, il se tourne vers l'évêque d'Arras et vers le vidame de Reims (1), et il leur dit : « Et « maintenant, avec l'esprit de douceur qui « anime le saint concile ici présent, esprit « de paix, d'union et de charité, c'est à vous « que j'adresse ma voix, révérend père et « seigneur d'Arras, avec qui j'ai vécu autre- « fois dans une bienveillante amitié, et à « vous aussi, maître Pierre, vidame de Reims, « compatriote qui m'êtes cher, vous deux « que j'aime véritablement, que j'ai aimés et « que j'aimerai encore, s'il plaît à Dieu (car « celui n'aime pas est dans la mort, et mieux « vaudrait perdre cette vie charnelle que de « rester dans cette mort spirituelle); mainte-

tes remordere, contentio potius canina est, muliebris, procax, et indigna, quam gravitas christiana.

(1) Martin Porée et Pierre Cauchon.

« nant permettez que je vous interroge; ré-
« pondez, je vous en supplie, ou plutôt je
« vais suppléer moi-même à votre silence.
« — N'avez-vous pas à cœur le salut tem-
« porel et spirituel du très-illustre prince
« monseigneur le duc de Bourgogne?.....
« Oui, je le sais. — N'avez-vous pas à cœur
« la sûreté de la postérité illustre qui doit
« lui succéder?... Oui, je le sais. Eh bien! la
« saine raison ne vous indique-t-elle pas
« que la mort dont il est question a été une
« œuvre d'iniquité, telle que n'eût jamais
« voulu la commettre le père du duc, le
« sage Philippe, de vénérable mémoire?... Si
« cette mort fut injuste, il est évident que
« sa justification fut plus injuste encore, et
« que l'apologie de cette justification est le
« comble de l'injustice. Laissez-vous donc
« vaincre, non par moi, mais par la vérité,
« mais par la raison, mais par la piété; je
« vous y invite par le salut de vos âmes,
« par cette peine qui atteint l'erreur et que
« vous devez craindre; enfin au nom de la
« sentence rigoureuse que le roi très-chré-
« tien, notre souverain, dans les lettres pa-
« tentes que j'ai vues de mes yeux, que j'ai
« touchées de mes mains, a prononcée contre
« ces propositions injurieuses pour Sa Ma-

« jesté Royale. Vous n'ignorez pas, je le sais, « qu'il veut que l'on punisse ceux qui les « défendent; que cette peine temporelle vous « retienne, si ce n'est assez des peines ca- « noniques ou éternelles (1). »

Tant de vertu et d'éloquence furent mis en vain au service d'une cause si juste, et, dans l'indignation qu'excitait en lui la temporisation calculée de la commission chargée d'instruire l'affaire des neuf propositions, Gerson s'écriait : « Oui, si l'hérésie de Jean Huss avait eu de tels avocats, jamais elle n'aurait été condamnée (1) ! »

Dans un dialogue qu'il écrivit plus tard, étant en exil, il se plaint encore avec amertume de ce déni de justice; mais, en rappelant toutes les manœuvres qui avaient entravé le cours de cette affaire, il conclut que la bonne cause n'a pas succombé, puisque, après tout, les apologistes des neuf propositions n'ont pu les faire approuver par le concile.

En même temps que Gerson travaillait à

(1) T. II, p. 328.

(2) Si Johannes Huss hæreticus declaratus et condemnatus per sacrum concilium generale, advocatum habuisset, nunquam fuisset condemnatus.

la répression des hérésies et à l'extinction du schisme, il ne cessait de prêcher et d'écrire pour la réformation de l'église. Nous avons vu combien le remède était urgent. Les réformateurs catholiques du concile de Constance ont dépeint les désordres de l'église avec une vivacité que les protestants du seizième siècle n'ont pas surpassée (1). Les uns voulaient réparer, les autres voulurent détruire; mais, à part ce caractère de violence et d'ironie implacables qui distingue les écrivains de la réforme protestante, on est étonné de voir que ceux-ci n'ont presque rien dit qui n'eût été dit avant eux. Y a-t-il rien de plus fort, par exemple, pour le fond, sinon pour la forme, dans Erasme ou dans Luther même, que le chapitre où Clémangis dépeint, en des termes qu'on n'ose dire en français, l'intérieur des couvents de femmes (2)?

(1) Voy. entre autres, t. I, p. 120.

(2) *De Ruinâ ecclesiæ*, cap. XXXVI. Selon Clémangis, les monastères étaient alors de véritables lieux de débauche, et faire prendre le voile à une fille, c'était la prostituer publiquement.... Nam quid obsecro, aliud sunt hoc tempore puellarum monasteria, nisi quædam, non dico Dei sanctuaria, sed Veneris execranda prostibula, sed lascivorum et impudicorum juvenum ad libidines explendas receptacula; ut idem

Parmi les nombreux et graves écrits où Gerson a traité le même sujet, il en est un où il résume tous les défauts qu'il reprochait aux ecclésiastiques de son temps (1). La liste en est fort longue, et elle témoigne d'une étude approfondie de toutes les qualités que doit réunir celui qui se voue au sacerdoce. C'est une sorte de traité sur les devoirs du prêtre.

Gerson s'y plaint que beaucoup d'ecclésiastiques emploient plus de temps que ne le comporte l'exercice de leur ministère à la culture des champs et aux travaux manuels; que les prélats négligent de se faire lire la Bible aux heures de leurs repas; que les ecclésiastiques de tout rang manquent de modestie dans leur tenue, dans leur habillement, et même dans leur gaieté; qu'ils se laissent croître la barbe et la chevelure; qu'ils ne refusent pas les repas de noces.

Ces griefs et d'autres semblables peuvent paraître peu graves en eux-mêmes et dictés par une conscience bien sévère. Plus d'un clerc devait sourire de la rigidité de Gerson.

hodie sit puellam velare quod ad publice scortandum exponere.

(1) Declaratio defectuum virorum ecclesiasticorum, t. II, p. 314.

Mais il leur reprochait bien autre chose : de hanter les tavernes, séjour de l'ivresse et de la crapule; de réunir quatre, six, huit bénéfices sans être dignes d'un seul ; de faire dévorer par leurs chevaux, par leurs chiens et par leurs domestiques, le patrimoine des pauvres ; de décrier les armes spirituelles en les employant à tout propos pour le moindre de leurs intérêts temporels; de s'exercer aux arts militaires, et d'aller au combat comme de simples laïques ; d'entretenir des concubines sous le nom de servantes, de faire abus des images dans les églises, de se faire marchands; de passer des nuits entières à jouer aux dés. — « Où sont « aujourd'hui, ajoute-t-il, les évêques qui « réprimandent ceux qui oppriment le peu-« ple et font abus de leur puissance ? D'où « vient que les prélats et les cardinaux éta-« lent un si grand luxe, qu'ils semblent « oublier qu'ils sont hommes ? — N'est-il « pas odieux que l'un ait deux cents, l'autre « trois cents bénéfices ? »

Gerson attaqua avec la même force la simonie (1), l'excès des indulgences (2) et les

(1) T. II, p. 696.
(2) T. II, p. 408.



autres abus de tout genre qui avaient envahi la cour de Rome, surtout pendant la longue durée du schisme. Mais à toutes les époques on trouve plus commode de déplorer les maux de la société que de travailler sérieusement à les guérir : le concile applaudit le chancelier, et ne le suivit pas dans la voie difficile de la réformation.—« Nommons d'abord un pape, disait-on, puis, de concert avec lui, nous prendrons des mesures contre les abus. »

Le pape fut donc nommé; il se chargea de faire lui-même la réformation, et la réformation n'eut pas lieu. Le concile s'était séparé, et Gerson fut encore une fois déçu dans ses travaux et dans ses espérances.

Dans un de ses écrits (1), revenant sur les résultats de ce concile qui avait duré près de deux ans et demi, il déplore l'inefficacité des efforts tentés par lui et par ceux qui, comme lui, voulaient fortifier la papauté et l'église en les réformant. Hélas! ces prêtres vertueux ne furent pas entendus. Il semble que ce soit la destinée réservée aux hommes qui se contentent de combattre avec les seules armes de la modération et

(1) Dialogus apologeticus.

de la raison. Gerson avait sondé d'une main ferme les maux de l'église, il avait attaqué sans faiblesse les vices des hommes et ceux des institutions, sans que son zèle, tempéré par une grave réserve, eût jamais cessé d'être orthodoxe.

Mais laissez marcher le temps, et vous verrez ce qu'il en coûtera à l'église pour avoir méconnu la parole prophétique de ses fils à la fois soumis et réformateurs (1). Un autre réformateur viendra, et celui-là ne procédera pas par la persuasion, mais par le fer et par le feu. Il prendra d'une main le glaive de Jean Huss et de Jérôme de Prague, et de l'autre il secouera sur l'église le flambeau de l'hérésie. Sa parole ne se contentera plus d'éclairer, elle brûlera. Les doléances de Gerson et des autres réformateurs du quinzième siècle seront répétées avec une violence inattendue : la cour de Rome se

(1) Voici un passage où Gerson semble avoir eu une prévision singulière de l'avenir. « Et qua prorsus temporalia clericorum absque spiritualibus (propter quæ donavit ea seculariumdevotio) diu subsistere nequeunt, verendum est ne utraque velocius nostris e manibus rapiantur. Via jam ad hoc lata plane aperta est. » (T. I, p. 122.) Cette prévision ne s'est-elle pas bien accomplie dans la révolution de 1789?

réveillera enfin à la voix mugissante de Luther.

Ainsi vont les choses humaines : on n'avait pas voulu une réforme orthodoxe, on eut cent ans après une réforme hérétique.

Gerson sortait du concile de Constance avec la consolation de n'avoir point faibli sous sa tâche; mais, tandis que les prélats du concile allaient retrouver le repos et l'opulence dans leurs palais, il prenait dans sa main le bâton du voyageur, et jetait sur son épaule la besace du pèlerin. Le duc de Bourgogne était tout-puissant à Paris, il gardait au chancelier de l'université une haine implacable pour sa conduite dans l'affaire des neuf propositions; Gerson lui épargnait un nouveau crime en prenant le chemin de l'exil.

Je suis saisi de je ne sais quel mâle et profond attendrissement, quand je me représente cet homme, dont la renommée remplissait le monde chrétien, proscrit maintenant, sa tête mise à prix, sans pays et sans famille, gravissant seul, à pied, les montagnes de la Bavière (1). Mais, quelque triste que

(1) Quare concilio finito prope sexagenarius sponte exul in Germaniam confugit vir meritissimus, anno

soit la vie du pauvre exilé, je ne trouve pas de plaintes à répandre sur sa destinée. Le plaindre! ah ! ce serait oublier les voluptés inconnues qui pénètrent la conscience de l'homme de génie souffrant pour la vérité et pour la vertu !... « Ne sont-ils pas heureux, « s'écrie-t-il, ceux qui ont courageusement « résisté jusqu'au bout, bien qu'aux yeux des « hommes ils aient succombé (1)?» Tandis que ses amis de France déplorent peut-être son infortune, Gerson détourne ses regards de ce monde, et s'élève à travers les plus hautes contemplations jusque dans le sein de Dieu. Sur le chevet grossier où sa tête s'est reposée, à l'humble table où il a brisé le pain noir de l'hospitalité, partout il a été assisté de ce qu'il y a de plus sublime et de plus consolateur dans l'intelligence et dans la foi. . . .

integro fere per varios anfractus occulte repens. Primum in montana Bavariæ secessit (Von der Hardt. Vita Gers). — Gerson dit lui-même qu'il s'échappa des embûches de son ennemi, *comme le passereau des filets de l'oiseleur*. Il se réfugia ensuite à Vienne, où le duc d'Autriche lui donna asile.

(1) T. I, p. 182. Felices, oro, nonne sunt qui virtuosis animis obsistere conati sunt, quamvis in oculis hominum superati? (*De Consol. theolog.*)

Un jour, quand cette épreuve sera terminée, il en sortira un livre plein de grandeur et de simplicité, où l'esprit de l'homme apparaîtra avec un ineffable caractère de résignation, d'humilité et de majesté. Ce livre c'est l'*Imitation* qu'il rapportait sans doute avec lui, du moins en partie, quand il revint de l'exil (1).

Ce fut deux ans après la fin concile qu'il rentra en France. Mais il ne revint pas à sa chancellerie de Paris. Il se rendit à Lyon qui tenait le parti du dauphin contre le duc de Bourgogne, et se retira dans le couvent des Célestins où son frère était prieur.

Il était rendu à cette vie ascétique à laquelle il avait donné sa jeunesse, et que plus d'une fois il avait regrettée au milieu des tribulations du monde (2). Modéré par l'âge et par l'expérience, affanchi de ces orages de l'âme qui avaient assailli ses premières et studieuses années, il jouissait maintenant du calme du cloître, sans en avoir les combats et les rudes austérités. « Dans mon

(1) Voy. pages 60 et suiv. de cet éloge.

(2) Advena noster semper in mediis etiam turbis et urbibus solitudinem sibi quæsivit et dilexit. T. I, p. 131.

« premier âge, dit-il, j'avais, je l'avoue, ce « zèle exagéré; mais j'ai appris par la suite « qu'il n'avait pas toujours été selon la « science (1). »

Gerson passa dix années dans cet asile, élevant et purifiant son âme de plus en plus, écrivant des traités pratiques ou mystiques, des lettres et quelquefois des vers latins, et, dans ses heures privilégiées, ajoutant peut-être quelques chapitres nouveaux à l'*Imitation;* répandant jusqu'à la fin les rayons de cette bienfaisante lumière dont son âme était remplie; s'affligeant souvent jusqu'à verser des larmes des malheurs de son pays (2); enfin aimant toujours les enfants dans lesquels il voyait sans doute l'espérance d'un meilleur avenir. Il les réunissait autour de lui comme aux jours de sa grandeur, et *se faisait petit avec les petits*, pour leur faire accepter le joug salutaire de la religion et de la vertu.

(1) T. II, p. 772. Porro non negaverim me prioribus annis zelum hujusmodi qualemcumque sensisse: sed quam frequenter fuerit non secundum scientiam, me docuerunt exitus.

(2) Voy. la lettre écrite par le frère de Gerson sur le séjour du chancelier à Lyon. Nous n'en citons rien, parce qu'elle doit être lue en entier (*Gersoniana*, p. CXXLIV).

Un jour il vint dans l'église où il avait coutume de les rassembler. Il en fit fermer les portes (1), et voulut leur parler sans témoin. Sa voix était émue et solennelle, et son allocution fut plus pénétrante et plus affectueuse encore que d'ordinaire. Il la termina en leur faisant répéter cette prière : « Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson ! » — Le jour suivant, le pèlerin (2) avait achevé son voyage en ce monde. Il avait dépouillé son vêtement d'argile, et était remonté dans

(1) Proximo ante mortem die, hanc imminere cum persentisceret, puerilis in ecclesiam adductis, pro se quotidie Deum orare jussisse qui salvum faceret Gersonem, Wimphelingius memorat, qui sub finem Gersoniani seculi dixit his verbis : « Retulerunt « viri graves et fide dignissimi, dominum Johannem « Gerson ante obitus sui diem, in ea urbe in qua « tum habitabat, multos collegisse puerulos, quorum « tanquam præceptor erat, quos quotidie ante sum« mam missam in templum adduxit, clausisque undi« que ostiis, ipsum in medio eorum stantem jussisse « ut verbis gallicis post sese in hunc loquerentur te« norem: Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de « votre pauvre serviteur Jean Gerson ! » (Von der Hardt. — Vita Gersonii, p. 50.)

(2) C'est le nom que Gerson aimait à se donner à lui-même : *peregrinus, advena.*

cette demeure éternelle à laquelle il n'avait cessé d'aspirer. Le peuple le mettait au rang des saints, et les enfants répétaient sur sa tombe : « O mon Dieu! ayez pitié de votre « pauvre serviteur Jean Gerson ! »

Ainsi avait vécu et ainsi mourut le chancelier de l'église et de l'université de Paris. Maintenant que l'homme est connu, nous devons étudier ses ouvrages, et essayer de peindre le philosophe, le moraliste et l'écrivain.

Lorsque Gerson était sur les bancs de l'école, la scolastique occupait encore une grande place dans les études, bien qu'elle fût à son déclin. Devenue trop étroite pour contenir les inspirations nouvelles de l'intelligence, sa vieille enveloppe cédait de toutes parts sous les efforts de la controverse et de l'innovation, et se déchirait déjà pour donner passage à tout un monde intellectuel.

L'esprit humain en Europe offrait alors le double caractère de la timidité et de la hardiesse. Il éprouvait encore le besoin d'un appui étranger, et en même temps il avait le pressentiment de son avenir; souvent ses prétentions étaient au-dessus de ses forces et de

son expérience; il essayait sa puissance sans la connaître, et dans son premier élan il dépassait le but en toute chose.

De là, la confusion qui régnait entre les sciences qui fermentaient pêle-mêle, en attendant que leurs caractères fussent définis et leurs limites tracées. De là, ces sciences conjecturales et occultes, comme l'astrologie, par exemple, qui, en une certaine mesure, existe peut-être dans la réalité des phénomènes généraux de l'univers, mais dont la théorie n'est pas en la puissance de l'homme : sciences qui témoignaient à la fois de l'ignorance et de la faiblesse, de l'ambition et de la grandeur future de l'esprit humain, et du sein desquelles devait, à la fin du quinzième siècle, s'élancer le génie enthousiaste qui découvrit l'Amérique.

Venu au milieu de l'anarchie scientifique et morale d'une époque de transition, Gerson avait en lui de quoi modifier l'enseignement qu'il avait reçu de ses maîtres et de son siècle. Il n'était rien moins qu'un homme à système, et cependant il fut original par la seule force du bon jugement et de la saine raison. Ces qualités éminentes en lui il les portait dans tout, jusque dans l'astrologie, jusque dans la science des anges et des dé-

mons (1). Profondément assis dans la foi, avant tout homme d'autorité et de bon sens, faisant plus de cas d'une seule vérité bien établie que de toutes les doctrines essayées par les novateurs de son temps, Gerson se séparait sous ce rapport des scolastiques: il raille en plus d'un endroit leur curiosité aventureuse et subtile. « Il serait bien, dit-« il, que la nature humaine fît trêve à la pas-« sion d'apprendre et d'inventer sans cesse « quelque chose de nouveau, et qu'elle com-« mençât par se servir avec sagesse des bon-« nes découvertes déjà faites. Voilà pourtant « ce que l'on a peine à persuader aux scolas-« tiques, surtout aux plus jeunes (2). » Il les compare ensuite aux enfants dont l'avidité préfère aux fruits mûrs les fruits nouveaux, bien qu'ils soient encore verts et âpres. Ainsi Gerson opposait aux mille subtilités de l'esprit scolastique la réaction de l'autorité et du sens commun. Cependant il connaissait bien la scolastique, et même il s'en sert quelquefois; mais c'est en homme qui n'en a pas besoin : sa pensée est assez ferme, son inspiration assez vive et assez soutenue, sa con-

(1) *Trilogium astrologiæ theologizatæ.*

(2) T. I, p. 119.

ception assez naturelle et assez forte pour se passer de cet auxiliaire étranger. Son esprit, droit et simple comme son caractère, est antipathique aux arguties de la scolastique, mais il n'en exclut pas tous les procédés : seulement il les corrige quand il les emploie, et adoucit leur appareil pédantesque à force de naturel et de vérité.

Comme la plupart des esprits supérieurs, Gerson avait d'ailleurs une large part d'éclectisme. Au lieu de se faire le champion d'un système contre un autre système, il aimait mieux qu'on travaillât à les concilier (2). C'est le conseil qu'il donne aux étudiants du collége de Navarre. Ce qu'il leur recommande surtout, c'est de fuir comme un poison de l'âme les questions oiseuses agitées par les sophistes; c'est de s'attacher sans relâche à l'étude de la Bible et des saint Pères, qu'il s'affligeait de voir négligée presque partout. « Il y a des « livres, disait-il à ce sujet, sur lesquels il « suffit de jeter un regard rapide, pour ne « pas les ignorer entièrement; puis il faut

(2) T. I, p. 101... « Studeo eos quos Scotistas appellamus ad concordiam cum aliis doctoribus adducere. » — Il a fait un ouvrage *de l'Accord de la théologie mystique avec la scolastique* (voy. t. I).

« leur dire adieu pour toujours. Il y en a « d'autres dont il faut se servir de temps en « temps, selon le besoin ou l'agrément ; « mais il en est quelques-uns dont nous de- « vons faire nos compagnons assidus, et que « nous devons loger, comme des amis fidè- « les, dans l'intérieur de nous-mêmes et dans « l'intimité de nos pensées de chaque jour(1).»

« Quant aux ouvrages des auteurs païens, « ajoute-t-il, il faut se prêter et non se don- « ner à eux, et je ne désapprouve aucune- « ment qu'on les parcoure comme en passant, « soit pour l'abondance des maximes mora- « les, pour le style et la beauté du langage, « pour l'habileté des poëmes et des histoi- « res, ou enfin pour le plaisir de varier ses « lectures; bien que, selon moi, tous ces « avantages se retrouvent à un degré au « moins égal dans les saints docteurs, tels que « saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, « Orose, Jérôme, Lactance (2). »

Les ouvrages que Gerson admettait dans le fond de son âme, c'étaient, après la Bible, les ouvrages des docteurs mystiques, et en particulier de Bonaventure, qui le premier

(1) T. I, p. 107.
(2) T. I, p. 108.

l'avait initié à la science des hautes contemplations, et pour lequel il ne trouve jamais assez d'éloges (1). Telles étaient les études qu'il s'efforçait sans cesse de substituer à la passion des controverses qui avait envahi les écoles. « Je souffre, disait-il en parlant « de Bonaventure, de le voir ainsi négligé : « je ne parle pas de ce qu'il n'est pas encore « canonisé, cela regarde les souverains pon- « tifes; mais de ce que les scolastiques n'en « font pas le sujet continuel de leurs études. « Bonaventure enflamme l'affection en même « temps qu'il instruit l'intelligence; il ra- « mène et unit l'âme à Dieu par le lien d'un « amour extatique, tandis que beaucoup d'au- « tres ne font qu'égarer et dissiper l'intelli- « gence parmi les *précisions*, les *priorités*, « les *postériorités*, les *signes* et les *contin-* « *gents* (2). »

La philosophie de Gerson, en effet, c'est un élan, c'est une aspiration de l'âme vers Dieu. Ainsi qu'il le dit lui-même (3), il s'élève à la vérité souveraine et absolue sans se servir de l'intermédiaire des créatures, et, quand son âme est ainsi montée jusqu'à Dieu

(1) T. I, p. 117 et passim.

(2) T. I, p. 119.

(3) *De Consolatione theologiæ*, lib. II.

sur les ailes d'un mystique enthousiasme, elle revient vers les créatures et répand sur toutes les vérités secondaires dont se compose l'ensemble de la science humaine, le reflet de cette lumière divine dont elle s'est empreinte (1). Toutefois, telle est la rectitude sévère du sens moral qui caractérise Gerson, que chez lui cette philosophie réunit ce qu'il y a de plus positif dans le dogmatisme rigoureux de la théologie à ce qu'il y a de plus inspiré dans les entraînements de la foi. C'est la philosophie des âmes croyantes et des cœurs simples, comme des plus hautes intelligences : peu satisfaisante pour les esprits subtils et curieux, remplie d'un charme infini pour les esprits qui sont fatigués de ce doute qui raisonne toujours sans jamais conclure, et ont besoin de se reposer à toute heure sur le sentiment de Dieu, comme un enfant sur le sein de sa mère.

Cette science est lettres closes pour ceux qui n'en ont pas éprouvé les atteintes; elle a ce caractère particulier qu'il faut la sentir pour la comprendre (2) : science d'amour et

(1) ..... a primo principio descendit ad alias veritates.

(2) Soli experti plane concipient, t. I, p. 59. — Datur altera cognitio, non declarativa, et illustrativa,

d'extase que Socrate (1), et après lui Platon avaient entrevue, et que le christianisme a réalisée par la prière; science, toutefois, qui a ses périls et n'est pas également bonne pour toutes les âmes. Mais hâtons-nous d'ajouter que dans Gerson elle ne tombe jamais dans ces égarements, dans ces exagérations folles où se sont laissé entraîner d'autres mystiques qui n'étaient pas philosophes. Il faut voir avec quelle force de bon sens et de saine raison il a combattu les visionnaires de son temps (2)! Dans Gerson, comme dans Bossuet, avec lequel il a plus d'un point de ressemblance, le sens commun est toujours de moitié dans la pensée pour la tempérer et l'affermir.

sed in experimento consistens et affectu quam nemo novit, nisi qui accipit, t. II, p. 659.

(1) Voy. Aulu-gelle, liv. II, chap. 1. Voici le passage qui est curieux et peu connu : « Stare solitus Socrates dicitur, pertinaci statu, perdius atque pernox à summo lucis ortu ad solem alterum orientem, inconnivens, immobilis, iisdem in vestigiis, et ore atque oculis eumdem in locum directis cogitabundus, tamquam quodam secessu mentis atque animi facto corpore.... »

(2) De Probatione spirituum. — De Distinctione verarum visionum à falsis. — Epistola super librum Joannis Ruysbroech, etc.

Gerson, en effet, et c'est là ce qui fait de lui un philosophe, réserve toujours les droits de la raison et de la personnalité humaine. Il ne souffre jamais qu'elles s'abîment, fût-ce même en Dieu (1). Maître consommé dans la science spirituelle, il comprenait bien que l'anéantissement du moi individuel devant le moi divin, l'absorption de notre être et de notre substance dans l'être et la substance de Dieu, conduisent droit à l'insensibilité et au fatalisme. Tel est le côté essentiel par lequel il diffère, par exemple, de Jean Climaque (2) et de Denys l'Aréopagite (3), et, jusqu'à un certain point, de saint

(1) T. I, p. 142. Neque audiendus est Cicero qui ut libertatem in hominibus statueret, abstulit à Deo providentiam; neque rursus ex adverso recipiendus alter qui divinam providentiam sic instituere voluit, ut arbitrio nostro necessitatem imponeret, proh nefas! etiam in peccatis, dicens Deum velle et facere nos peccare in manifestationem gloriæ suæ.—Voy. de plus, p. 82, 114, 174, 178 et passim.

(2) Gerson dit, en parlant de l'*Échelle sainte* ou des *Trente degrés pour monter au ciel*, ouvrage de Jean Climaque : « Cujus radix est error stoïcorum ponentium virtutes esse insensibilitates. » T. I, p. 114.

(3) De Mystica theologia. — De Divinis nominibus. —De Hierarchia cœlesti. Cet ouvrage a été commenté par Hugues de Saint-Victor.

Bonaventure et même de saint Bernard, ce merveilleux poëte du douzième siècle. La plupart des mystiques s'arrêtent dans la contemplation jusqu'à y perdre le sens de la vie active ou du moins font passer le sentiment de la vérité, l'amour de la souveraine vérité vue en Dieu, l'*affectus*, comme dit Gerson, avant la science et les procédés logiques de l'intelligence. Gerson fait marcher ensemble l'amour et l'intelligence, l'affection et la science. Comme les grands mystiques que nous venons de nommer, il se réchauffe et s'éclaire à la lumière infinie de la Divinité, mais sans éteindre jamais, ainsi que font quelques-uns d'entre eux, ce flambeau de la raison que tout homme porte en lui. C'est qu'il avait appris par expérience qu'il en est de ce soleil du monde moral comme de celui qui donne le jour à la terre; après avoir inondé notre âme de ses rayons, il se retire quelquefois, et dans ces heures de nuit la raison humaine n'a plus qu'elle-même pour s'éclairer et se conduire.

D'ailleurs Gerson ne veut pas qu'en cultivant l'intelligence on oublie jamais d'entretenir en soi cette affection du cœur (1). C'était

(1) Colendum sic intellectum esse ut incultus et

la règle et le fond de sa vie. Dans sa retraite de Lyon, au déclin de ses jours, comme dans sa jeunesse, il lisait avec délices les œuvres du docteur séraphique : « Dans ma « vieillesse, dit-il, je relis les écrits de Bo- « naventure, et plus je les approfondis, plus « je suis honteux de mon propre bavardage « (1). » Cette lecture était pour le vénérable vieillard une consolation autant qu'une étude; car un autre caractère de la philosophie mystique c'est de rétablir la paix dans l'âme en la fortifiant et en l'épurant. Elle élève l'esprit dans une région tellement haute et sereine, que les douleurs comme les joies mondaines n'ont plus qu'une importance bien secondaire. Aussi je doute beaucoup que Sénèque ait trouvé dans son exil les consolations qui accompagnèrent Gerson dans le sien (2).

aridus minime deseretur affectus, sed transiretis in affectum cordis, t. I, p. 110.

(1) Tom. I, p. 21. Quantò denique diligentius in senectute mea sum revolutus ad studium ipsius, tanto facta est amplius confusa garrulitas mea. Dixique mecum, sufficit hæc doctrina, ut quid stulto labore consumeris, quid dictas, quid scribis ?

(2) A Rotenbourg en Bavière, où il passa une année de son exil, Gerson composa son bel ouvrage *de la*

Lorsqu'on quitte les ouvrages du philosophe chrétien pour ouvrir ceux du philosophe romain, cette transition fait éprouver quelque chose d'aride et de pénible. Au fond de ces discours, où la rhétorique du stoïcisme éclate avec tant de recherche et d'orgueil, sous cette dignité apparente de la volonté humaine, luttant réduite à ses propres forces, on sent je ne sais quelle faiblesse que fait mieux ressortir le rapprochement des deux écrivains; on comprend mieux l'un et l'autre. On comprend surtout comment la philosophie païenne, trop dépourvue de sentiment moral, a dû laisser périr la société antique sans pouvoir lui donner ce pain de l'intelligence et du cœur, dont elle avait besoin pour rajeunir son organisation épuisée. Les individus et les nations sont bien près de leur décadence quand ils doutent de tout excepté des raisonnements de leur esprit et se font les adorateurs d'eux-mêmes; quand ils laissent éteindre cette flamme vivifiante et affectueuse qui dégage le cœur des misères de l'égoïsme, qui engendre les grandes pensées et les grandes

Consolation de la théologie, entremêlé de poésie, à l'imitation de Boëce, dont il faisait grand cas.

actions; car, dans l'ordre même de l'intelligence, il n'y a pas de création sans amour.

La dilection et la charité, tel est le commencement, telle est la fin de la philosophie de Gerson. On y arrive par la pureté du cœur, par la patience, par la continence des passions profanes, par le sacrifice perpétuel de l'âme au sentiment du devoir. Sous l'influence de cette discipline morale, l'esprit et le cœur se rectifient, et, de clartés en clartés, arrivent en cet état de vie qui est la lumière même; on est conduit à la science par la vertu : voilà tout le système de Gerson.

Il est par excellence le théologien et le philosophe de la morale. Chez lui, la science conclut toujours au sens moral, et du sens moral aux bonnes œuvres. Nous avons vu, dans sa vie publique, combien sa conduite était la pratique fidèle des maximes qu'il enseignait. « Apprenons, disait-il, non pas « tant à disputer qu'à vivre, nous souvenant « de notre fin (1). » Mot simple et profond qu'on croirait emprunté à l'*Imitation*, et qu'il prononça dans sa chaire de théologie. Ailleurs,

(1) T. I, p. 104. — Discamus non tam disputare quam vivere, memores finis nostri.

il donne cette belle définition du théologien : « Un homme de bien instruit dans la sainte « Écriture (1). » Dans une lettre adressée au collége de Navarre, il recommande particulièrement à la jeunesse l'étude de « ces doc-« teurs qui agissaient conformément à ce « qu'ils enseignaient (2). »

Dans l'histoire des lettres on voit trop communément la contradiction du caractère et du talent. L'écrivain est d'un côté et l'homme de l'autre : le style est comme un manteau d'apparat dont on se couvre à certaines heures de solennité et qu'on jette ensuite quand le rôle est joué. On parle d'une façon, on agit d'une façon contraire. Tel est moraliste rigide sur le papier ou dans la tribune, qui dans la pratique fait bon marché des prescriptions morales les plus vulgaires. Tel vient d'écrire de belles phrases de philanthropie dans son cabinet, qui détourne la tête en passant pour n'être pas obligé de voir la main qui lui demande l'aumône. Rien de semblable dans Gerson : ses écrits sont sa vie. Qu'il parle, qu'il agisse, qu'il écrive,

(1) Ita theologum nominamus bonum virum, in sacris litteris eruditum (*De Consol. theologiæ*, lib. IV.)

(2) .... qui faciebant quæ docebant, t. I, p. 107.

partout vous rencontrez en lui une admirable unité. On peut lui appliquer ce que lui-même fait dire à la pauvreté religieuse : « Je « prêche par mon exemple, genre d'ensei-« gnement qui est le plus efficace, imitant « le Christ qui commença par agir et ensei-« gna ensuite (1). »

Aussi quelle autorité cet homme a eue de son temps! On le consultait, on venait à lui de toutes parts. Dans la défaillance dont le schisme d'Occident avait frappé le pouvoir pontifical, dans la confusion des lois civiles qui régnait alors en France, Gerson fut un des appuis les plus inébranlables de la religion et de la justice. Qu'on s'arrête un moment sur un pareil spectacle; qu'on y joigne dans sa pensée celui de tous les hommes qui ont eu de l'influence morale parmi leurs contemporains, et l'on comprendra quelle est la source de cette autorité qu'on respire encore dans leurs écrits et qu'on cherche presqu'en vain dans ceux de nos jours.

Il sort de toutes les pages de Gerson une inspiration saine et vigoureuse qui porte l'âme au bien, qui fortifie le cœur et rafraî-

(1) Exemplo proprio, quod efficacissimæ doctrinæ genus est, prædico.... sequens Christum, qui prius cœpit facere, post docere. (T. II, p. 374.)

chit la pensée. C'est ainsi que, lorsque nous quittons les tumultueux jardins de nos grandes villes, et que nous sommes transportés dans ces forêts lointaines où le pied de l'homme est presque inconnu, nous sommes saisis d'un recueillement inattendu en présence de ces œuvres grandioses de la création; un souffle plus fort soulève nos poitrines, et semble rendre la jeunesse à notre âme et à nos sens.

Prêtre du quinzième siècle, Gerson traite les questions morales sous le point de vue et avec la forme théologiques. Mais que de trésors intérieurs dont le philosophe peut se mettre en possession, quand il ne s'arrête pas à cette enveloppe quelquefois sévère du dogme religieux; quand il sait parcourir, sans se rebuter et sans s'égarer, les plis et les replis de cette mystérieuse pensée!

Mais ce n'est pas au siècle où nous vivons que le génie philosophique qui a assisté à tant de révolutions dans l'ordre métaphysique et social, pourrait craindre ou dédaigner de s'approcher de la science théologique. La philosophie aspire à tout comprendre; c'est son devoir éternel et son éternelle espérance. Au fond, la vérité, cette souveraine essence de l'humanité et de la nature, qui se développe

dans l'infini de l'espace et du temps sous une direction divine, la vérité a plusieurs manières de se manifester à notre intelligence. Sous quelque face qu'elle se présente, à travers les formes les plus diverses, à travers les systèmes en apparence les plus opposés, dans les sens avec l'empirique, dans l'abstraction avec l'idéaliste, et jusque dans les abîmes de Dieu avec le mystique, partout où il la rencontre, le philosophe la reconnaît et lui rend hommage.

Presque tous les traités de Gerson n'ont été composés que pour satisfaire au devoir de son sacerdoce. Il écrivait, comme il prêchait, comme il agissait, pour faire le bien. La réputation immense de savoir et de piété dont il jouissait de son vivant même, donnait à sa pensée des occasions fréquentes de se produire. Du sein des communautés, les religieux qui sentaient faiblir leur vocation ou qui étaient saisis de quelque doute sur un point de doctrine, s'adressaient au docteur très-chrétien et puisaient dans son âme, comme à une source toujours vive, la lumière et la consolation (1). Quelquefois même on lui demandait, comme une faveur, d'être

(1) Voy., entre autres, ses lettres.

admis auprès de sa personne, et l'on voulait jouir de son entretien après avoir été consolé par ses écrits (1).

Si l'on disait tout ce que Gerson a fait pour améliorer les mœurs de son temps, et surtout celles du clergé, il faudrait citer tous ses ouvrages.

Mais celui qui fera vivre son nom par delà

(1) Un sentiment naturel qui, dans la première jeunesse surtout, nous le savons par expérience, saisit quelquefois notre cœur avec la vivacité d'une passion, nous fait désirer d'approcher les hommes dont nous aimons la parole ou les écrits. Un chartreux, mû par ce désir, écrivit un jour à Gerson pour lui dire qu'il voudrait bien le voir et s'entretenir avec lui. Alors âgé de soixante-deux ans, vivant à l'ombre du cloître, où il occupait ses derniers jours à la prière et aux bonnes œuvres, Gerson n'avait guère le goût de se faire voir. Sa réponse au père chartreux est charmante de modestie, de simplicité et presque d'esprit. Après lui avoir rappelé cette parole de saint Jean : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien, » et cette autre du poëte, *minuit præsentia famam*; « modérez, « je vous en prie, ajoute-t-il, votre désir; Dieu a voulu « que le langage écrit servît d'interprète à l'esprit; ne « faisons pas intervenir cette chair misérable qui, en « ma personne surtout, n'est rien que scandale.... » Il termine en lui promettant de lui envoyer quelques-uns de ses opuscules avec une copie de la théologie de Bonaventure. (T. I, p. 116.)

les siècles les plus reculés, c'est l'*Imitation*, ce livre empreint d'un sentiment si profond de l'humanité, qui raconte si bien les misères et la fragilité de l'homme, et qui cependant semble avoir été écrit par un ange sous la dictée de Dieu.

Pendant longtemps, il en a été de cet ouvrage comme de ces puits que le voyageur rencontre dans les sables du désert, et où il se désaltère sans savoir quelle est la main qui les fit construire. Ce n'est pas ici le lieu de recommencer les longues discussions auxquelles on s'est livré pour arriver à connaître le véritable auteur de l'*Imitation*. Selon nous, une épreuve plus décisive que la comparaison des manuscrits innombrables, ou l'examen de leurs signatures plus ou moins authentiques, une épreuve qui seule peut terminer ces inépuisables dissertations, c'est l'étude attentive de la vie, du génie et du style de ceux auxquels l'*Imitation* a été tour à tour attribuée.

Parmi eux figure Jean Gersen, prétendu moine italien; mais, comme on n'a aucun détail sur sa vie, et que son existence même est problématique; comme il ne se présente pour terme de notre appréciation aucune autre page qu'il ait écrite en dehors du

chef-d'œuvre qu'on lui attribue, rien n'est plus légitime que de réduire la question, en ce qui le concerne, à une faute de copiste, qui aura écrit tout simplement *Gersen* pour *Gerson.*

Quant à Thomas a Kempis, les ouvrages bien authentiques qu'il a laissés sont nombreux, et il suffit de les lire pour demeurer convaincu que l'*Imitation* n'a pu sortir de la même plume. Le génie d'A Kempis est incompatible avec l'austère simplicité de l'*Imitation.* Le style de cet écrivain est fleuri, diffus, et, quoique pénétré peut-être des vérités morales qu'il exprime, il les affaiblit souvent par trop d'ornements et de subtilités(1); il court après l'effet, il recherche l'antithèse et le bruit des mots : il est le rhéteur de l'ascétisme : l'auteur de l'*Imitation,* au contraire, en est l'orateur par excellence.

D'un autre côté, le caractère pratique dont

(1) Voy., par exemple, le *Soliloquium animæ*, l'ouvrage d'A Kempis qu'on puisse le mieux, pour la forme et pour le fond, comparer à l'*Imitation.* J'en citerai une phrase presque au hasard : « Post hæc « (Christus) circumduxit me et docuit, atque portavit « in humeris suis. Circumduxit per paginas sacras et « sancto flamine me armavit contra diaboli nequitias.— « Docuit me sicut mater parvulum, frangens mihi

l'*Imitation* est empreinte indique suffisamment qu'elle a été écrite par un homme ayant longtemps vécu dans la vie active, ayant puisé dans l'expérience approfondie des hommes et des affaires, ce détachement qui n'est que du dégoût pour bien des âmes, mais se transforme en une vertu céleste dans celles que la religion a touchées. Évidemment l'auteur de cet ouvrage n'a pas toujours vécu dans le cloître : il a traversé la vie militante pour y arriver; il a rencontré sous ses pas la souffrance et la déception. Mais, à ces traits, qui ne reconnaîtrait Gerson? Il a été mêlé à la plupart des grands événements de son

« nuces spirituales et inserens faucibus meis nulceos « quia dulces erant ad vescendum. »

Ces images toutes sensibles et extérieures de Jésus-Christ *portant l'âme sur ses épaules, la conduisant dans les pages sacrées, l'armant d'un glaive contre les malices du diable*, puis *cassant pour elle*, comme une mère pour son enfant, *les noix spirituelles*, *les lui mettant dans la bouche, parce que c'est une douce nourriture*, ces images forcées et matérielles ne sont nullement dans le goût de l'*Imitation*. A Kempis en est rempli. C'était, comme sa biographie l'indique, un fort laborieux copiste, et sans doute un moine excellent, mais il doit suffire à sa gloire d'avoir goûté et senti le chef-d'œuvre qu'il n'a point fait, et d'avoir contribué à le reproduire et à le répandre.

temps; il a paru partout, dans la chaire, dans la controverse, dans les conciles; enfin il a été persécuté.

Il est vrai que l'expression toujours limpide et tendre de l'*Imitation* s'éloigne quelquefois du style ordinairement plus sévère et méthodique de Gerson; mais on la retrouve aussi exquise dans une foule de passages de ses autres écrits. D'ailleurs l'*Imitation* a été le fruit de son exil et de sa vieillesse (1). Les belles et ardentes âmes ressemblent à ces liqueurs généreuses qui se tempèrent et se bonifient en vieillissant, et ne perdent en force que pour acquérir en douceur et en suavité.

C'est ainsi que dans l'*Imitation*, la diction de Gerson, déjà si affectueuse dans plusieurs de ses autres ouvrages, et surtout dans ses lettres (2), est devenue plus douce encore en réfléchissant la sérénité presque divine où son âme était parvenue. Sans doute cet ouvrage fut une de ces productions qu'on écrit dans le secret du cœur, en cédant au

(1) Gerson revint de l'exil en 1419. — Le plus ancien manuscrit de l'*Imitation* est de 1421.

(2) T. III. *Epistolæ spirituales.* — *Dulcissimus Joannes Gerson*, dit très-justement Wimpheling.

besoin d'exprimer sa plus intime pensée, et qu'on donne aux hommes sans songer à eux, comme la fleur répand son parfum. Marc-Aurèle n'écrivit pas autrement son livre de *Soi et à soi-même,* espèce de tablettes auxquelles il confiait sa pensée par fragments, selon l'occasion et la fantaisie, et qui cependant ne sont pas indignes de prendre place à côté de l'*Imitation.*

Après avoir étudié Gerson, nous n'avons pas hésité à lui attribuer une création qui sied si bien à sa vie et à son caractère (1). La lui refuser, c'eût été lui dérober son titre le plus populaire à l'admiration et à la reconnaissance, c'eût été lui ravir la moitié de son génie.

A côté de cet ouvrage inspiré il faut placer surtout les traités *de la Simplification et de la Direction du cœur ; de la Mendicité spirituelle; et de la Montagne de Contemplation.*

Ces deux derniers ouvrages ont été écrits

(1) ...Denique tam sancte vixit ac scripsit, ut dignus haberetur, qui omni suaviorem unguento, de *Imitatione Christi* libellum edidisset. (Bossuet, Appendix ad defensionem Cleri Gallicani, lib. I.)

par Gerson à l'usage de ses sœurs (1), et c'est pour cela qu'il les avait d'abord composés en français.

(1) T. III, p. 805. *Le Dialogue spirituel de Jean Gerson avec ses sœurs* nous apprend que Gerson avait cinq sœurs qui vivaient avec leurs père et mère dans leur village natal. Quatre n'avaient jamais été mariées, et l'autre était restée veuve très-peu de temps après son mariage.

C'est dans le même dialogue qu'on voit que Gerson avait composé pour ses sœurs, « étant au lit malade, le livre de la *Mendicité spirituelle* », et qu'il leur avait aussi envoyé « le *Traité* qui parle en bref des *Dix comman-* « *dements*, et l'autre des *Tentations*, et l'autre qui « baille règle à connaître la *Distinction des péchés vé-* « *niels et mortels.* » — « Puisque nos bons parents, « père et mère, ont jadis exposé leurs biens et hérita- « ges communs pour moi, votre premier frère, appren- « dre la sainte Écriture, raison veut, dit Gerson à ses « sœurs, que au profit vous y participiez. »

Il paraît que les sœurs de Gerson ne savaient pas lire, puisqu'il leur dit dans un autre endroit : « J'au- « rais très-grand plaisir, et ce serait chose très-pro- « fitable que vous puissiez apprendre à lire roumant, « car je vous baillerais livres de dévotion, et si vous « écrirais très-souvent à moult grand joie et grand « plaisir. » — Il est probable qu'il correspondait avec elles par l'intermédiaire de son père ou de sa mère qui savait lire et même écrire, comme on peut le conclure d'un autre passage, t. III, p. 475.

Ces détails que nous abrégeons à regret montrent

Gerson s'est beaucoup servi de l'idiome vulgaire, non-seulement en prêchant, mais en écrivant, comme il le dit lui-même en plusieurs endroits. Mais, dans cette langue encore informe et inassouplie, sa pensée virile est souvent à la gêne comme dans un vêtement trop étroit. Il est curieux de voir, par son exemple, combien les plus heureux génies peuvent perdre à se servir d'une langue qui n'est pas encore faite.

Il y a, en effet, dans l'histoire littéraire des nations, une époque où les écrivains font la langue et sont obligés de construire eux-mêmes l'instrument qu'ils emploient. Ce travail nuit au libre essor de leur pensée. Plus tard, au contraire, il vient un moment où la langue, arrivée à sa complète maturité, fait, en quelque sorte, les écrivains : la pensée coule aisément dans ce moule préparé d'avance. La langue est alors comme un habillement bien fait qui simule la grâce et la force,

que l'amour de Gerson envers Dieu et son ardente charité envers tous ses semblables n'affaiblissaient point en lui les saintes tendresses de la famille. Ce cœur immense avait place pour toutes les affections et pour tous les devoirs, et Gerson n'était pas moins admirable dans la vie privée que dans la vie publique.

et sert quelquefois à cacher les faiblesses et les difformités de l'esprit.

Il faut tenir compte de cette différence des temps pour bien apprécier le mérite réel d'un écrivain.

Toutefois on retrouve fréquemment, dans les écrits français de Gerson, à côté de la rudesse qui appartient à son siècle, cette grâce à la fois sévère et affectueuse qui n'appartient qu'à lui-même. Alors même qu'il subit le joug de la langue, il conserve la liberté et la simplicité de sa pensée. Quelquefois la langue est vaincue à son tour, et pour ainsi dire amollie par la flamme intérieure de la pensée; alors la diction de l'écrivain devient facile et abondante, et, sans rien perdre de sa naïveté, laisse déjà pressentir ce que la langue sera un jour quand les siècles l'auront façonnée. Voici, par exemple, quelques passages dont le tour est vif, coulant et presque harmonieux :

« La mort doit venir, soit tôt, soit tard; « et c'est vrai que ce sera tôt, car en si briève « vie il n'y a point de tard. » — On dirait une phrase de Montaigne.

Plus loin, en parlant de la fragilité de l'homme, puis de son ingratitude envers Dieu : « N'est que paille au vent la force de créature

« humaine, ou chose morte, si la grâce de « Dieu ne s'y enbat. » — « C'est quand on ne « reconnaît le bien d'où y vient, comme le « pourcel mange le gland sans regarder haut. »

Ailleurs, il dit, après avoir cité Jérémie sur le pardon que Dieu accorde au repentir : « O paroles de très-certaine espérance, « ô promesse de très-bonne confiance! et, à « vrai juger, encore mieux vaut tantôt re- « tourner par repentance à celui qui seul « peut donner guérison nette et pardon, que « plus attendre en sa langueur, en son or- « dure, en son obligation (lien) de péché ; « plus tard se fait et plus empire (1). »

(1) Il serait facile de multiplier ces citations ; voici, par exemple, une page à laquelle il faudrait bien peu changer pour qu'on la crût empruntée à François de Sales ou à Fénélon. Gerson dépeint à ses sœurs les charmes de la vertu, et il leur parle ainsi :

« Sœurs, je vous dirai comment aucune fois vertu s'est représentée devant les yeux de ma pensée, tant belle, tant claire, tant série (grave), tant solacieuse et délicieuse que rien plus, et après grande admiration, je m'osai enhardir de lui demander : Dame, qui êtes-vous? que quérez-vous en ce lieu de ténèbres, en cette vallée de plours? — Je suis, dit-elle, fille de Dieu, reine, épouse, et garde et amie de tous les bons ; je suis celle qui, par ma présence, déchasse tout mal et mène tous biens. Je quiers moi héberger

Le rapport de l'expression et de la pensée, cet accord exquis, dans lequel réside la per-

avec les fils des hommes, l'âme délite ; là je les console, là je les ôte puissamment de toute vilainie servitude et de crueuse mort ; je leur donne liberté telle comme les faire fils du souverain Empereur, dignes de l'héritage paternel, c'est-à-dire, paradis, voire tout le monde ; je les rends personniers de tous bienfaits, soit es cieux, soit en terre, et les rème au giron de sainte Église leur bonne mère. En outre, celui qui me reçoit par la porte de bon consentement, reçoit sûre lumière, douceur, liesse, suavité ; attend la mort à joie, et souffre patiemment cette vie, en espérance ferme de l'autre. Par moi est fait le lit de conscience pur et net, souef flairant, pour y bien reposer sans manutention du ver du péché, remordant et éguillonnant très-aigrement. Par moi est rendue saine et allégée l'âme en tous sens, sans lésion ou infection d'infirmité, pour souef flairer la souveraine odeur, pour bien voir la souveraine lueur, pour goûter la souveraine saveur, pour embrasser et baiser la souveraine douceur, pour écouter la souveraine harmonie et accord mélodieux. Par moi prend sa plaisance l'âme en ses opérations, qui sont selôn Dieu et nature, et tiennent le moyen ; car chose vicieuse ou déraisonnée comment plairait-elle ? Par moi est fait le corps sujet à l'âme, par amiable conjonction, et volontaire communication, tout en un accord. Par moi tourne à l'âme qui me reçoit à hôtesse toute chose à profit et à bien, soit prospérité, soit adversité, soit male ou bonne renommée, soit richesse, soit pauvreté, soit vie, soit

fection d'une langue, ne s'établit qu'à l'aide d'une longue expérience : c'est pour cela que le goût, qui n'est que le sentiment délicat de ce rapport, est lent à se développer et se produit tard. Quelquefois aussi ce qui est faute de goût dans une langue ne l'est pas dans une autre. La grande habitude qu'avait Gerson d'écrire en latin explique comment son style français blesse çà et là la convenance et le goût : il mêle, sans y prendre garde, le génie des deux langues.

Il n'est bien à l'aise et ne se développe tout entier que lorsqu'il emploie la langue latine, cet idiome puissant, qui a si longtemps protégé de sa vieille écorce notre civilisation naissante, et que Bossuet lui-même a parlé avec cet accent supérieur qui n'abandonne jamais l'expression de sa pensée.

mort, soit enfer, soit paradis, soit damnés, soit sauvés, tout tourne à son gain et aide, et bataille pour elle, voire ses ennemis mortels. Et que dirai-je de plus? De elle et de Dieu est fait comme un esprit, un amour et une volonté : si n'est rien qui lui nuise ou déplaise; comme le pécheur de tout fait son dommage, et tout lui nuit, tout le guerroie et vainc. »

Tout ce passage nous semble admirable : telle est l'énergie du sentiment intérieur dont Gerson est animé, qu'elle se fait jour et reluit de toutes parts à travers la rude enveloppe du langage.

La diction latine de Gerson est peu travaillée; on n'y rencontre pas, comme dans celle de Clémangis, par exemple, la reproduction de la phrase riche et parée de Cicéron; mais elle est constamment originale et forte, quelquefois familière et gracieuse, comme dans les dialogues qu'il aime à engager entre des personnages allégoriques; souvent noble et imposante; quelquefois sublime, comme lorsqu'il proclame la supériorité de la foi sur la philosophie païenne. Au surplus, le style de Gerson n'est jamais que la naïve manifestation de sa pensée; et c'est par le seul effet de sa conviction, sans intention et sans recherche, qu'il lui arrive d'être éloquent. Son éloquence n'est pas dans la rhétorique ni dans la grammaire; elle n'est pas dans les stériles ébats de son imagination se jouant sur elle-même. Son éloquence, c'est sa vertu; son éloquence, c'est son horreur du crime, du vice et du péché; son éloquence, c'est sa charité; c'est son amour envers Dieu, envers le Christ, envers ses semblables, envers ses ennemis mêmes : ce sont ses grandes et saintes passions. Avant lui, saint Augustin et saint Bernard furent ainsi éloquents; après lui, Bossuet ne le fut pas autrement; et ce beau génie n'a eu peut-être

d'autre supériorité sur lui que celle de son siècle.

Comme Bossuet, Gerson nous donne le spectacle d'une haute raison au service d'une grande foi; comme lui il combat l'hérésie; comme lui il emploie le bon sens à faire justice des pratiques superstitieuses et des folles visions; comme lui il fait entendre aux rois et aux princes les graves enseignements de la religion; enfin il est un des plus illustres fondateurs de ces libertés de l'église gallicane dont Bossuet a été le défenseur. Mais l'évêque de Meaux a eu le bonheur de venir à une époque qui se prêtait merveilleusement au développement de son génie; il a grandi sous les applaudissements de ses contemporains, et a pu entendre, même sans y songer, ceux de la postérité. Toutefois, il faut le dire, Gerson, incomparable par ses humbles vertus et ses austères travaux, et déjà si riche de son propre génie, peut encore revendiquer une part dans le génie et dans la gloire de Bossuet, qui évidemment a beaucoup profité dans la lecture de ses ouvrages (1).

(1) Bossuet exprime en plus d'un endroit l'estime qu'il avait pour Gerson. Au commencement de l'histoire des *Variations*, il lui donne le nom de *grand*

Ah ! nous voudrions être de ceux dont la voix puise dans les travaux d'une austère et longue vie l'autorité qui persuade ; nous dirions au clergé de ce temps, et surtout à ces jeunes lévites dont l'avenir est si intimement lié à celui de la religion et de la patrie, nous leur dirions : « Rouvrez ces sources où la science de Bossuet s'est enrichie. Après avoir étudié les Chrysostôme, les Augustin, et tous ces Pères de l'église universelle, qui les premiers ont répandu dans le monde les principes immortels du christianisme, étudiez ces docteurs du quinzième siècle, ces Pères de l'église gallicane dont Bossuet a continué la liste glorieuse; soyez de votre pays, et si vous voulez qu'il vous écoute avec confiance, mêlez à votre foi le sentiment de son génie national. Lisez et relisez sans cesse les ouvrages de Gerson, élevez-vous avec lui dans ces régions divines où se complaît son génie. Sa science n'est pas de celles qui irritent la soif et la faim de l'esprit en prétendant les satisfaire. C'est une science

homme. François de Sales rend également hommage à Gerson dans la préface de son *Traité de l'amour de Dieu.* L'évêque de Genève et le docteur très-chrétien sont de la même famille, sous plus d'un rapport.

qui donne la tranquillité à l'esprit et la paix au cœur, qui apprend à aimer la vertu plus encore qu'à la comprendre.

« Oui, ouvrez votre cœur au genre humain tout entier ; que votre charité ne connaisse pas plus de frontières parmi les nations que de rangs parmi les hommes ; que, pareille à l'infini, elle *ait son centre partout et sa circonférence nulle part ;* mais que la France soit votre patrie de prédilection. Ne cessez de l'aimer et de la servir comme elle a le droit de l'être, en lui offrant les enseignements et les exemples d'une religion qui, dans un siècle où le monde matériel enfante chaque jour une merveille, est plus que jamais appelée à maintenir la grandeur morale de notre civilisation. Soyez Français avant d'être Romains, et avant tout soyez les hommes de la paix et de la mansuétude évangéliques. Ne vous attachez pas à telle ou telle forme de gouvernement, et encore moins à aucun parti. Les partis durent un jour ; les gouvernements passent, les empires passent ; la religion seule ne passera pas ; ne vous attachez donc qu'à ce qui est permanent. »

Puisse notre pensée, après s'être reposée dans l'âme du grand docteur que nous avons

loué trop faiblement pour notre admiration et pour sa vertu, puisse-t-elle s'être empré-gnée de ce parfum de vrai christianisme qui s'exhale de ces pages écrites il y a quatre siècles! Sur une vague renommée et par curiosité peut-être, nous nous étions appro-ché de lui. Nous cherchions un sujet d'é-mulation et d'étude, nous avons rencontré un ami; nous nous sommes abreuvé à la source saine et féconde de son intimité. Nous avons appris de lui à étendre et à conserver l'empire de l'âme sur elle-même. Mais répé-tons-le, c'est aux hommes du sacerdoce qu'il appartient d'entourer d'une studieuse véné-ration la modeste et sainte mémoire de Ger-son. Ils peuvent la faire revivre en étudiant sa doctrine, et surtout en pratiquant ses vertus.

Un homme qui nous honore d'une amitié qui nous est chère nous disait un jour cette parole dont nous fûmes profondément tou-ché : « Toutes les fois que vous méditez, vous êtes avec moi! »...... Eh bien, toutes les fois que nous faisons une bonne action, que nous sentons battre notre cœur sous une pensée généreuse, notre âme s'élever vers un progrès nouveau, nous sommes en com-pagnie de ces rares et bons génies du temps

passé; nous les sentons revivre en nous, nous les renouvelons par la sublime métempsycose de l'intelligence : nous leur rendons le seul hommage qui soit véritablement digne d'eux.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

